ARNOLD VAN GENNEP

En Algérie

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

EN ALGÉRIE

DU MÊME AUTEUR

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES (*Première série*). . . 1 vol.

La ceinture de l'église. — Lucina sine concubitu. — A propos des rites phalliques. — Le mécanisme du tabou. — Les principes du totémisme. — De quelques coutumes malgaches comparées aux nôtres. — Christianisme et Bouddhisme. — Le symbole chrétien du poisson. — Survivance et invention dans le christianisme populaire. — Ex-votos bavarois et tyroliens. — Les légendes des saints. — L'action individuelle et l'action collective dans la formation du culte de la Sainte-Vierge. — Le rite du refus. — La légende de Polyphème. — La situation internationale des études ethnographiques. — Climat, migrations de peuples et civilisations. — De quelques cas de bovarysme collectif. — Les débuts de l'Etat et ses rapports avec les groupements sexuels. — Le rôle des Germains dans la Renaissance italienne. — Le sexe des mots. — Genres et classes linguistiques. — Un système nègre de classification linguistique. — Internationalisme et particularisme linguistiques.

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES (*Deuxième série*) . . 1 vol.

Totémisme et culte des enseignes à Rome. — Tabou, totémisme et méthode comparative. — Du chamanisme. — Pourquoi on se fait musulman au Bengale. — Le druidisme était-il une institution celtique ? — A propos de Jeanne d'Arc. — L'interprétation astrale des mythes et légendes. — L'idée d'évolution dans les légendes des demi-civilisés. — Le Masque de Fer : une solution nouvelle. — La valeur historique du folklore. — Y a-t-il progrès de la civilisation ? — Antiquités et chansons de Haute-Savoie. — L'origine des runes et des alphabets. — Une nouvelle écriture nègre. — Le bovarysme collectif. — Essai d'une théorie des langues spéciales.

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES (*Troisième série*). . . 1 vol.

Pro Ethnographia. — Un ethnographe du XVIIIe siècle, J.-N. Démeunier. — Du sens d'orientation chez l'homme. — A propos du musée ethnographique de Cologne — Origine et fortune du nom de peuple Ostiak. — Mythologie et ethnographie. — Science des religions et catholicisme. — Vies des saints et roman-feuilleton. — Chansons de geste et poèmes homériques. — Un cas de possession. — Légendes, récits, chansons, jeux, coutumes et croyances de la Haute-Savoie (avec musique notée).

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES (*Quatrième série*) . . 1 vol.

Remarques sur l'ethnographie. — Tlemcen-Alger-Tizi-Ouzou. — Géographie humaine et ethnographie. — De la méthode dans l'étude des rites et des mythes. — Qu'est-ce que le totémisme ? — Dessins d'enfant et dessin préhistorique. — Glanes de folklore savoyard et rectifications. — Légendes populaires et chansons de geste en Savoie. — La disparition et la persistance des patois.

DT
275
.G46
1914

ARNOLD VAN GENNEP

En Algérie

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

981

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

11/66

A

ALFRED BEL

EN ALGÉRIE

COMMENT ON ENQUÊTE

J'ai parcouru l'Algérie pendant cinq mois : juillet-août 1911 et avril-juin 1912. C'est trop, puisque maintenant des choses que je croyais très simples m'apparaissent d'une complexité désolante. Ou c'est trop peu, car pour démêler ces complexités enfin discernées, il faudrait des années, qu'on passerait à parcourir le pays, à se joindre aux diverses tribus, à coucher sous les poutraisons berbères et les flidj arabes, dans les masures des Espagnols et les tristes bâtisses géo-

métriquement mornes des villages de colonisation.

Mon métier, c'est d'étudier les arts et les industries indigènes. Je m'en suis acquitté de mon mieux. J'ai passé des heures à regarder travailler dans leurs cellules des tisserands, des bijoutiers, des cordonniers, des brodeurs, à Tlemcen, à Constantine et dans la puante kasbah d'Alger. Si je n'ai été que peu « en tribu », du moins ai-je couché à terre dans des maisons kabyles, sans guère y dormir, à cause des puces. Quand on enquête sur des problèmes ethnographiques, on cause. La bonne politique exige qu'on parle de beaucoup de choses, avant de formuler des questions techniques. Pour obtenir un renseignement précis sur tel petit détail de métier, il m'a fallu souvent plusieurs jours de palabres diplomatiques. On parle de la conscription, ou du Maroc, ou de la question juive, ou de M. Lutaud le Grand Gouverneur en Chef, ou de « Paris qui est la France ». Et au beau milieu des phrases sérieuses, avec la naïveté un peu bête d'un étranger ignorant et badaud, je demande :

« Pourquoi donc avez-vous amassé dans cette caisse toutes les poussières de votre atelier ? »

J'apprends alors que ces poussières contiennent les raclures quotidiennes d'or et d'argent ; que chaque année on les lave à la rivière et que c'est un jour de fête pour les bijoutiers juifs et leur famille ; qu'on rapporte le résidu, le traite chimiquement et fait fondre les alliages à l'aide d'un soufflet spécial appelé *râboûz*, autrefois le seul qui fût en usage, mais qui aujourd'hui ne sert plus que dans cette opération annuelle.

Je désire voir le *raboûz* ; on m'en déniche un tout poussiéreux ; je l'examine ; je m'étonne ; je m'en fais montrer le mécanisme. J'ai le document à la chasse duquel je suis depuis trois jours.

Puis la causerie reprend sur le Maroc, ou la conscription, cependant que maniant le râboûz et posant par moments de petites questions précises, j'ai le loisir d'étudier l'objet et de le dessiner.

De même pour les poteries peintes, et les étoffes décorées, et les broderies, et la structure des maisons,

et les jeux des adultes et des enfants, et tous les autres éléments des civilisations indigènes.

Or, quand vous êtes dans un petit atelier, assis tout bonnement sur une caisse ou par terre, quand vous marchandez dans un fondouq des nattes apportées de loin, quand vous discutez avec un dellâl (crieur public), lui offrant d'un tapis vingt douros, lorsqu'il en veut trente, l'un après l'autre les passants s'approchent. D'abord silencieux, ils observent tour à tour les physionomies ; puis l'un ou l'autre se décide, et pose à un voisin une question que celui-ci répète ; et par transmissions multiples, de bouches en oreilles, la question si souvent entendue parvient enfin aux vôtres directement. Vous répondez au dernier interlocuteur, qui répète d'une voix forte ou traduit votre réponse. Le groupe, d'instants en instants accru, la reçoit d'un bloc ; et le petit jeu des questions échelonnées et des réponses uniques peut continuer des heures. Tout à coup l'un des assistants se fraie un sillon de sortie, et s'en va sans un mot d'adieu.

C'est ainsi que passent les jours dans la douce cité de Tlemcen aux mœurs affinées. On s'y salue avec des grâces ; on s'accueille avec des sourires ; on cause, sans trop crier, en un arabe adouci ; on se quitte simplement. On s'y lie aisément d'amitié. Des poètes indigènes ont chanté Tlemcen et sa ceinture de jardins, sa cascade, ses ruisseaux, et l'harmonie délicate de son cirque de montagnes lointaines. Pour qu'il naquît quelque part en Algérie des poètes de la nature, il fallait vraiment une circonstance spéciale : une vieille civilisation. Car ce n'est pas qu'à Tlemcen, seulement, que la nature algérienne a tant de douceur, et tant d'aimable richesse...

TLEMCEN D'ORAGE

De part et d'autre des grandes cascades d'El Ourît, les monts s'échancrent de créneaux déchiquetés. Plus bas, d'immenses pans verticaux, ici lissés par les eaux, ailleurs striés comme une djellaba marocaine de raies brunes et noires, se trouent de creux innombrables où nichent des milliers de pigeons bleus à pattes rouges. C'est leur forteresse aux couloirs insondables, aux oubliettes où courent, tout au fond, des eaux grises. Ils logent à mi-hauteur, laissant les sommets crénelés aux corneilles, qui par vols réguliers s'abattent dans les ravins et sur les pentes où vivent, dans le lacis des minuscules canaux surélevés, parmi les ronces, les

oliviers, les chardons multicolores, les pervenches bleues, les alzéas violacées, les céréales, les jardins potagers : des hommes.

Le soleil ronge les rouges et les ocres, blanchit les verts ; il fait vibrer l'arête des créneaux rocheux ; il délaie dans un lavis grisâtre les ondulations des collines. Sa brutalité plus ardente absorbe la brutalité des reliefs et des teintes. On ne voit qu'un flamboiement métallique, une buée comme il en sort des forges de chez nous en plein midi. Au ciel, rien qu'un miroitement blanc qui blesse.

Et tout à coup l'orage est là. Les souffles tièdes s'échauffent de seconde en seconde, et brûlent. Le ciel est envahi par un immense troupeau de moutons jaunâtres, qui se chevauchent, et roulent, et s'amoncellent, pris de la folie des espaces. Le vent leur arrache des flocons, qu'il accroche de droite et de gauche à des aspérités aériennes. Puis le troupeau s'étale. Les blancs deviennent livides, les verts deviennent noirs, et les souffles chauds, âcres comme l'haleine d'un cheval.

De partout, des plaines, des monts, du ciel accourent de petits tourbillons qui se vissent dans l'air opaque.

Brusque, une accalmie. Tout retombe dans une léthargie torride. Les minutes s'éternisent. Puis là-bas, tout au fond de l'horizon des vallées, surgit un éclair pâle, à peine teinté de jaune, qui paresseusement zigzague d'un paquet de nuages à l'autre, tel un sentier kabyle qui monte de douars en douars vers une crête abrupte. Enfin, l'éclair atteint son but : le plateau qui court au-dessus des Cascades, et d'où elles sourdent. Et le suit un tout petit roulement bien timide, venu de bien loin, harassé, semble-t-il, par l'insensée longueur des routes parcourues. Il arrive aux gorges et là, pris d'un accès soudain d'énergie, du sursaut qui annonce la mort imminente, il hurle, se démène, s'en prend aux roches qu'il secoue, aux feuillages qu'il affole, aux sables qu'il éparpille, puis, épuisé, meurt net, d'un coup sec.

A son tour, la pluie se décide. Elle tombe douce, droite d'abord, ensuite oblique. Elle se roule dans la

poussière des chemins, redresse les feuilles et les fleurs altérées, sourit aux passants et aux bêtes qui se hâtent de rentrer, leur disant : « Je suis la pluie chaude, la pluie bon enfant, qui ne sera pas pour vous aujourd'hui le fléau, mais la caresse qu'Allah envoie à ses créatures et à sa création. »

Mais les hommes et les bêtes se méfient, car le ciel noircit et baisse de plus en plus. Pourtant, cette fois, la pluie n'a pas menti. A peine ça et là de petits lacs se sont-ils étalés qu'elle se déclare satisfaite. Elle s'abandonne à un formidable tourbillon qui l'entraîne dans les gorges, la hisse sur les plateaux, l'emporte vers des régions invisibles.

C'est fini. Transparents déjà, irisés de jaune, d'orange, de rouge, les nuages roulent par-dessus les croupes voisines, puis par-dessus les croupes plus lointaines, montagnes des Traras et de Nédroma, découvrant par moments de grands rectangles jaunes ou verts : des champs, des friches, des vignes, des brousses.

Et quelques minutes après il ne reste plus à l'hori-

zon qu'une bande grise, pas de notre gris terne de France, mais d'un gris lumineux. Le deuxième ciel, où s'étend un souple voile blanc, parfois se déchire, pour laisser voir, très haut, des fragments du troisième ciel, le vrai, le ciel des Dieux, le ciel bleu, implacable et mort.

LA PARTIE DE DAMES

Il y a à Tlemcen un café maure à l'angle de la rue de Mascara et d'une petite place sur laquelle débouchent plusieurs rues commerçantes, comme la rue de la Sikak ; des voûtes de fondouqs engloutissent et y déversent des caravanes incessantes. La petite place, irrégulière, trapézoïdale, est ombragée d'arbres énormes contre lesquels s'appuient de larges bancs très hauts où se juchent, après avoir retiré leurs bolras de cuir, des oisifs de la ville, des crieurs publics, et surtout des paysans indigènes venus des quatre coins de l'Afrique du Nord. Quoique devant ces bancs il y ait des tables rondes en fer comme on en voit dans les

cafés de nos villages, quoique pour les clients de marque, Européens ou scheikhs francisés, il y ait des chaises rempaillées qu'on met tant bien que mal en équilibre sur les cailloux roulés et dans les creux boueux de la petite place, les changeant d'endroit avec le mouvement des ombres, non certes, ce café maure n'est pas chic du tout.

En m'y installant, je m'abaissai du premier jour dans l'estime des personnes bien de Tlemcen, tant Indigènes qu'Européens, qui, fonctionnaires ou colons, pour rien au monde ne se laisseraient voir par là, même pour accompagner quelque étranger curieux de mœurs locales :

« Des Indigènes, Monsieur, ça ne se fréquente que pour le travail qu'on en tire et pour l'argent qu'ils vous rapportent. »

Il y eut des exceptions. C'est le directeur de la Médersa, un bon et vieil ami à moi, qui m'avait indiqué ce café, où vinrent aussi par moments me tenir compagnie un professeur à la Médersa et le juge de paix.

Mais, le plus souvent, j'y étais seul. Et j'y passais des heures à regarder le va et vient des hommes à burnous.

Là venaient à jours fixes les Beni Ournid des montagnes, faces de brigands, haillonneux, gueulards, armés de matraques formidables, et féroces d'aspect. Ce sont les charbonniers du pays. Ils déterrent et brûlent de grosses souches d'olivier sauvage et de diverses essences, les chargent sur des ânes minuscules et se réunissent sur la petite place ; on achète les chargements entiers, ou des couffes pleines. Pour ce que ça coûte ! Mais les marchandages se font avec de grands hurlements et de fortes gesticulations, scandées par les coups sourds sur les échines ensanglantées des bourriquots. *Arr ! Arr !.... Bâlek !..... Tsssssss.....*

Au début, je pris garde à ne pas bousculer ces brigands encombrants ; mais après quelques jours j'étais connu d'eux. En somme, on est bête ! Ils sont pauvres et sauvages, certes, ces Beni Ournid, et on

les croit plus sauvages qu'ils ne sont parce qu'on sait qu'au lieu de vivre comme leurs voisins dans des maisons, ils en sont encore au primitif gourbi d'hiver, cahute de branchages et de pisé, à la tente en été, la tente brun gris, couleur de terre et de chanvre pourri. Leur métier les fait sales de partout et les particules de charbon collées au visage font briller le blanc des yeux et des dents. Alors, je me mis à rire de moi-même : tel un enfant des villes, j'avais eu peur de l'Auvergnat ; tel un enfant des vallées, j'avais redouté le charbonnier des forêts alpestres et lui avais prêté une âme fabuleuse.

Après quoi, quelques cafés offerts à propos me montrèrent en ces terribles sauvages de bons enfants très frustes, très jeunes, au sourire ingénu, mais soumis aux rudes écoles de la pauvreté africaine. Elle est cruelle. Si vous croyez que c'est par plaisir que ces gens mènent une vie de chien... Mais ceci est une autre histoire.

Venaient aussi à mon café des Beni Snous, des-

cendus au fondouq voisin avec leurs chargements de nattes. Ces nattes sont une spécialité de la tribu ; ils en exportent en Algérie et au Maroc pour plus de cent mille francs par an. Chaque village a ses modèles déterminés et chacun de ces modèles se fait plus ou moins simple, plus ou moins chargé. Les nattes Beni Snous se tissent à peu près comme des étoffes, sur un métier horizontal, et dans les fibres végétales on intercale des laines de couleurs variées qui forment des dessins parfois très compliqués : échelons, losanges, triangles, carrés, dents de peigne, et bien d'autres ; j'en ai dessiné une cinquantaine d'après les nattes que j'ai vues ; il doit y en avoir davantage.

Les Beni Snous ont l'allure calme, l'abord délié, le costume propre, avec cette recherche de l'artisan qui gagne bien sa vie chez lui sans être exploité par quelque petit entrepreneur ; ils ont l'habitude du maniement des douros et de la clientèle changeante ; ils n'ont pas cet air de bête traquée du Beni Ournid

qui, sans le vouloir, contrevient sans cesse aux règlements de l'administration des forêts ; mais ils exercent une industrie qu'on apprécie en haut lieu parce qu'elle exige une vie sédentaire, n'abîme rien, et rapporte au fisc.

Je marchandai aussi des nattes des Beni Snassen, qui viennent du Maroc et n'ont pas de décors en laine, puis toutes sortes d'objets apportés du Sud. Un grand dellâl, métissé de nègre, connaissait mes manies et par moments m'apportait d'un air mystérieux et entendu des choses hétéroclites, le plus sales possible. Car il en était arrivé à penser que ce qui me plaisait dans un objet, c'était la crasse indigène et la poussière saharienne dont il était imprégné.

Un jour parut toute une bande de moissonneurs du Riff aux jambes maigres, aux burnous jaunes, à la face cuite, au nez comme coupé sous le front, aux yeux vifs, enfoncés. Ils s'abattirent sur les bancs, sur les chaises, sur le sol, répandant une étrange odeur de terre et d'herbes. Les conduisait comme chef du

groupe de travail, quelque chose comme un chef d'artel russe, un gaillard rablé en costume bleu de mécanicien, parlant bien le français. A ce moment, je jouais aux dames avec un vieillard et le gagnais continuellement. Ces damiers sont très amusants. Ils ne sont pas répartis en cases noires et blanches, mais en cases en creux et en cases en relief : vous jouez sur les reliefs.

— Eh, me dit tout à coup le mécanicien, il joue mal, le vieux. Jouons ensemble.

J'acceptai ; mais avant de commencer il ajouta :

— Nous jouerons à la manière arabe.

J'acceptai encore. Jouer à la manière arabe, cela consiste à ne prendre les pions qu'en allant en avant, pas en arrière. Quand on n'en a pas l'habitude, ça trouble les combinaisons. C'était la deuxième fois seulement que je jouais ainsi. Cependant, je gagnai. La revanche. Cette fois le mécanicien me gagna. La troupe des Riffains s'était massée autour de nous, une cinquantaine au moins, et nous avions, nous deux les joueurs, juste la place de bouger nos coudes. Il me gagna en-

core, puis encore, et encore. Les Riffains ricanaient.

Impatienté, je lui dis :

— Tu vois, j'ai combattu à la manière des Arabes. Ils vont toujours en avant et croient qu'ainsi on se rend maître du monde. Ils allèrent d'Arabie en Espagne, balayant tout, et jugèrent définitif leur règne terrestre. Mais Allah ne leur permit la victoire que pour les éprouver. Il a vu que ce règne terrestre les éloignait de lui, et il a indiqué aux Européens la vraie manière de combattre. Combattons, nous aussi, maintenant, à la manière de mon pays.

Il accepta à son tour, et je gagnai une, deux, cinq, huit parties. Les Riffains grognaient.

— De quoi vous plaignez-vous, leur dis-je ; et le mécanicien, traduisant mes paroles, m'approuva. Nous avons combattu et nous avons pris en avant, en arrière, et de tous les côtés. Aussi l'Algérie est à nous. Mais vous, Marocains du Riff, qu'y avez-vous perdu ? Rien. Vous y avez gagné de pouvoir moissonner nos récoltes et de rentrer chez vous vos zaboulas pleines de douros ;

vous rapportez à vos femmes des bracelets, des diadèmes pour mettre sur le front, de grands anneaux d'oreilles où pendront des pièces d'argent. Alors vos femmes se réjouissent ; la femme aime selon les cadeaux qu'on lui fait. Quand nous aurons pris aussi le Maroc, vous pourrez encore moissonner au Maroc. Aucun chef ne vous dépouillera, car la victoire de la France, c'est la paix pour celui qui travaille et la chance pour lui de s'enrichir, de vivre tranquille et de voyager partout sans danger. Ainsi la manière française vaut mieux que la manière arabe ; et c'est pourquoi j'ai gagné sur le damma.

J'offris un thé à la menthe à mon mécanicien, qui d'un geste écarta sa troupe ouvrière. Il me raconta ses aventures, d'ailleurs banales. A seize ans, il était venu moissonner pour la première fois du côté de Sétif. Un jour, quelque chose s'était détraqué dans la batteuse à vapeur ; il avait aidé à la réparation ; le mécanicien, un Français blond, l'avait gardé comme aide, et maintenant il était le mécanicien attitré d'une vaste exploita-

tion, il ne voulut pas me dire où. Chaque année, avant la moisson, il était chargé par son propriétaire d'aller au Maroc, dans sa tribu djébala, y raccoler la main-d'œuvre nécessaire, et, le travail fini, de les ramener par delà la frontière. Ils venaient de terminer la moisson. En ce moment, il conduisait ses hommes à Oudjda pour les licencier après paiement des sommes revenant à chacun.

Nous causâmes encore un peu ; puis chacun de nous s'en alla à ses affaires.

Deux jours après, le dimanche matin, j'étais à mon café. Tout à coup le mécanicien s'assit en face de moi et m'offrit un thé à la menthe. Dans ces cas-là, on accepte toujours ; on parla de choses et d'autres ; on but encore quelques thés. Autour de nous, sur les hauts bancs ou par terre accroupis, quelques-uns de ses hommes se tenaient immobiles. Brusquement, le mécanicien prit dans sa poche un portefeuille en cuir filâli et étala sur la table quatre billets de mille francs.

— Voilà ce que je dois partager entre les moissonneurs. Mais aujourd'hui les banques sont fermées. Change-les-moi !

Je me mis à rire, en faisant *te, te*, une sorte de claquement de la langue contre les dents du haut ; ça veut dire non.

— Alors cherche quelqu'un !

Ils ont tous un parler abrupt, avec des intonations d'ordre. Je ne m'en formalisai pas, mais réfléchis, puis, les entraînant à ma suite, j'allai dans trois magasins où j'étais connu ; on me répondit qu'on n'avait pas de monnaie. Dans l'un, on me dit :

— Pourquoi vous occupez-vous de ces gens-là ? Ils ont leurs changeurs à eux.

Mais j'interprétai ainsi : comment, vous, Européen, Français de France, vous occupez-vous de cette racaille ?

Je finis par trouver la monnaie des billets de mille chez un libraire, qui fit l'échange en paraissant assez étonné. Je remis l'argent au mécanicien entouré de sa bande et m'éloignai.

Le lendemain, ils passèrent devant mon café maure. Aucun d'eux ne m'adressa de salut, ni même un regard. Le mécanicien s'assit non loin de moi et ne me parla pas, ne me cria même pas un simple bonjour ; moi non plus, je ne fis pas un geste. J'étais furieux. La veille je m'étais donné chaud pour eux, je m'étais rendu un peu ridicule en me faisant suivre de cette bande de déguenillés et en demandant, pour leur rendre service, une faveur personnelle. Furieux ? J'en étais plutôt tout attristé ! Quand, à déjeuner, j'en parlai à un ami, il sourit et me dit :

— Ils avaient bien trop peur, parbleu, que vous n'exigiez la commission du change !

Et je me rappelai comment Kim, ayant été prendre un billet de chemin de fer pour le lama tibétain, lui « rendit l'argent, ne gardant qu'un anna par roupie sur le prix du billet d'Umballa, pour la commission, l'immémoriale commission d'Asie ».

Le Riffain avait tout de même eu sa revanche.

LE MUSULMAN, L'ESPAGNOL ET LES ANES

— Allons voir le cimetière musulman.

Et nous partîmes avec mon ami voir le cimetière musulman. Il se trouve sur la route d'El Eubbâd, qui, large pendant un kilomètre ou deux, tout à coup se transforme en sentier de chèvres. De part et d'autre de la route se dispersent les tombes, de très vieilles, toutes grises, et de toutes neuves aux peintures vives, mêlées sans souci de sexe ni de date. Aux pieds et à la tête sont dressées des pierres plates sculptées, arrondies au sommet et portant des inscriptions en belle écriture régulière, l'invocation qoranique extraite de certaines sourates déterminées, et, à la fin, le nom de la famille

du mort et la date de son décès. A gauche de la route, les tombes sont plus vieilles. Bien des dalles manquent ; celles qui restent sont enterrées jusqu'au-dessus de la date. Et quand, dans la partie de droite, on ensevelit un mort d'hier, pour tasser la terre on va chercher dans le cimetière de gauche quelques dalles anciennes, qu'on brise, qu'on piétine, qu'on enfonce à plat.

Autour de l'inscription courent des rinceaux qui encerclent en haut des ornements géométriques peints en rouge, en vert ou en jaune. De l'autre côté de la dalle, souvent se voient deux empreintes de pied, en jaune ou en rouge. De ce moutonnement de pierres levées jaillissent d'énormes oliviers. Plus loin, une allée de cyprès donne une note d'orient turc ; plus près, une haie de cactus dit l'Afrique hargneuse. Et partout, des taches d'un bleu franc, d'une sorte de bleu métallique adouci ; ce sont des touffes de petites plantes épineuses, dont tout est bleu : tige, branches et piquants.

Les pervenches aussi sont par là d'un bleu profond ; le violet des scabieuses sauvages tire sur le pourpre ;

le jaune et l'orange des capucines violente la rétine. C'est l'impression forte qui m'est restée de ce coin : des dalles grises et des couleurs franches qui se heurtent avec une brutalité égale à celle des superpositions de teintes des étoffes indigènes. Serait-ce la clef? Les gens d'ici ont-ils simplement obéi aux conseils que leur donne la nature africaine, qui se contente de faire la couleur vraie, laissant au hasard le soin de juxtaposer ou de fondre les complémentaires? Toute la journée, je gardai un fragment de cette étonnante plante bleue. Elle était, le lendemain, toute jaunie.

Dans le cimetière, on avait autrefois construit des mausolées élégants en l'honneur de saints réputés. On vient encore accomplir les rites sur le tombeau de l'illustre Sidi Mohammed Snoussi, théologien, qui mourut à la fin du xv^e^ siècle. Il donne aux femmes, jeunes et vieilles, la fécondité.

De ci de là, des enclos carrés aux murs dégringolés, où les personnes pieuses déposent de petits cailloux. Dans l'un de ces enclos, sur un tesson

de cruche, brûlent des herbes odoriférantes dont la fumée se répand dans l'air calme du jour déclinant. Derrière un tronc d'olivier, assises sur une tombe, trois femmes enveloppées de voiles blancs causent à demi-voix, têtes rapprochées, et par moments leurs torses informes se balancent.

Nous errons, nous laissant guider par de minuscules sentiers qui contournent, et parfois franchissent, les bosses de terre. Ici, les deux dalles sont tombées l'une contre l'autre; là, cette tombe fraîche, c'est la dépravation moderne : elle est entourée d'une murette de carreaux de faïence, horribles.

Puis, traversant la route, nous nous asseyons sous les arcades à demi ruinées d'un mausolée, pleins cintres qui s'appuient sur de hauts cubes en briques. C'est le monument d'Abou Ishaq el Tayar, l'un des grands mystiques de Tlemcen. Il resta, me dit mon ami, vingt-quatre ans sans se coucher, passant ses jours à jeûner et ses nuits à veiller; et parfois, il s'envolait dans les airs, comme un oiseau. Depuis 1300,

année de sa mort, innombrables sont venus là les pèlerins, prier le Saint et boire à la source sacrée dont il a la garde éternelle et dont il assure la vertu merveilleuse.

Malgré la route moderne qui tranche comme d'un coup de sabre la mélancolie de l'immense nécropole, est-ce l'encens rustique, sont-ce les femmes chuchotantes, ou plutôt toutes ces ruines encore délicates des hauts tombeaux maintenant dédaignés ? Assis sous les arcades, sur des blocs écroulés, nous restâmes là presque une heure, sans parler.

L'eau sort d'une petite voûte dans le talus, se repose dans un premier bassin, tout petit, bien propre, puis passe dans un bassin plus grand, que tapisse de la boue, et s'en va le long des pentes, dans les champs. Comme le soleil descendait, vint à nous un Arabe à longue barbe blanche, drapé à la mode antique d'un haïk en laine fine sans défauts. Il échangea avec mon ami les salutations d'usage, tous deux s'inclinant, et de leurs doigts étendus se touchant légèrement la

bouche. Présentations faites, j'appris que c'était l'un des professeurs arabes de la Médersa, réputé à Tlemcen comme commentateur du Livre. La régularité de ses traits, la mesure de ses gestes, l'élégance de ses draperies, le son musical de sa voix, tout en cet homme s'harmonisait au passé des tombes et des ruines. Il me parut, surgi subitement des haies du sentier, comme l'un de ces savants mystiques qui répandirent dans le monde musulman du XIV^e^ et du XV^e^ siècle la gloire du nom de Tlemcen.

Et ce que je savais déjà de lui me le situait plus encore aux temps d'autrefois. Tout jeune, on avait admiré sa merveilleuse mémoire et des protecteurs religieux l'avaient fait partir au Caire, malgré les larmes de sa mère. Elle se désolait ; calme, il la quitta, sans détourner la tête. Il resta bien des années au Caire et se distingua parmi les tolba de la Mosquée Verte par son zèle à apprendre et sa sage conduite. Il apprit aussi à mépriser les dialectes de l'arabe vulgaire et à ne plus s'exprimer qu'en arabe littéral, la langue du Pro-

phète, de ses commentateurs et des poèmes anciens. Un beau jour ses études furent terminées. Il était à ce moment un adulte dans la force de l'âge. Il revint d'abord chez lui, avant d'occuper la chaire de professeur de médersa qui lui était réservée. Sa mère se jeta sur lui pour l'embrasser. Il l'écarta doucement : comme femme, elle était impure. Elle se précipita à ses pieds : il lui parla d'un ton de reproche, en un arabe savant. Alors la pauvre femme s'écria : « Va-t'en ! tu n'es plus mon fils ; tout a été changé en toi, et même la langue de ton enfance, tu l'as oubliée ! » Et, se roulant à terre, elle se griffa le visage et déchira ses vêtements, comme quand une mère a perdu son fils. Alors seulement il daigna se souvenir et lui parler en arabe vulgaire. Mais le soir même il partait de chez lui, pour n'y plus revenir. Tels les grands docteurs de toutes les Eglises méprisèrent la femme et ses embûches.

Je regardais l'homme aux manières si douces, si polies, à la cruauté antique, primitive. Il se leva et

d'abord alla se laver les mains dans le deuxième bassin, celui que tapissait de la vase. Puis, les ayant égouttées avec grand soin, il les sécha d'un linge fin, se baissa lentement, prit de ses deux paumes en conque dans le premier bassin, réservé aux pèlerins, un peu de cette eau sacrée et la but rituellement. Il laissa sécher ses mains à l'air, les tenant élevées, agitant faiblement les doigts, et se rassit.

Un vacarme de branches froissées, de jurons : deux ânes, suivis d'un Espagnol au vaste feutre noir, dévalent vers la source. Ils entrent dans le deuxième bassin, s'ébrouent, troublent l'eau, et se mettent à boire. L'Espagnol, une branche écorcée à la main, arrivait :

— Hijos de putaña ! Sangre de mi madre !

Les jurons et les coups s'abattaient. Ruant, soufflant, les ânes sortirent de l'eau sale ; l'homme, les tirant par les oreilles, les ramena au premier bassin, où longuement ils burent l'eau de la source sainte.

Les ânes avaient fini. Il les chassa au grand trot vers sa cabane, quelque part au loin, dans des jardins. Me retournant, je vis que le théologien s'était silencieusement enveloppé la tête de son haïk.

Peu d'instants après, quand tout bruit eut cessé, il se dévoila. Nous nous regardâmes, tous trois également émus, également révoltés par la grossièreté du sacrilège. Puis le Musulman haussa un peu, très peu, les épaules :

— Izbagnioûl !... un Espagnol !... dit-il, mettant dans ce seul mot tout le mépris séculaire du civilisé pour le barbare.

LE PÈLERINAGE DU RABB

Tlemcen est envahi par des Juifs venus d'Alger, de Constantine, d'Oran surtout, mais aussi de Fez et de Tanger : c'est le moment du grand pèlerinage du Rabb. Voilà des siècles qu'on s'y rend, et si cette année l'affluence est moindre, c'est à cause des élections municipales. Les Juifs sont citoyens français, alors que les Arabes et les Berbères ne le sont pas. La religion de Jahveh n'exige pas la conservation du statut personnel, à laquelle l'Islam tient absolument.

Dans les rues, beaucoup de Juives en costume. Les hommes, au contraire, sont tous mis à la mode européenne, et cela produit un effet bizarre, ces canotiers,

ces vestons et ces pantalons étroits de teintes banales et neutres à côté des vastes jupes, à crinoline, dirait-on, en broché noir, en broché bleu ciel ou jaune d'or, plissées droit, sur lesquelles retombent de larges cachemires dont la pointe trace un sillon dans la poussière et que surmontent de pâles visages, laiteux, barrés de sourcils au kohl, sertis de fichus de soie éclatante que bordent des franges d'or ou d'argent.

Dans leurs souliers jaunes à talons en caoutchouc, marquant des croix sur le sol, les maris, les frères, les oncles, les pères marchent raides ; et leurs femmes, les pieds à peine enfoncés dans des pantoufles de velours et de broderies, traînent la jambe, déhanchées et grasses.

Les juives d'Oran, habituées pourtant, mises à la mode de chez nous — d'il y a deux ans — semblent gênées : se sentent-elles amoindries ? Ou, au contraire, méprisent-elles ces retardataires ?

Sur la place, en des carrioles étranges, chars-à-bancs démantibulés, landaus poussiéreux, charrettes

anglaises dépeinturées, se hissent des bandes d'adultes et de marmots. Car le Rabb est bon aux enfants, et pour les quelques gouttes d'anisette et les quelques morceaux de sucre qu'il en coûte, autant sanctifier toute la famille d'un coup. On emporte des provisions, pour manger dans le cimetière neuf ou, si la place manque, dans le vieux, si vieux cimetière qui longe le bord de la route. A la porte du cimetière neuf, des tables sont dressées pour les étrangers au pays ; les citadins de Tlemcen préfèrent le pique-nique. Les recommandations se croisent, mais surtout :

— Schmoûl, et l'anisette, tu l'as, l'anisette, eh ?

— L'anisette, je la tiens dans la bouteille.

Alors moi aussi j'ai voulu voir le Rabb. Dédaignant les carrioles trop chargées, je m'en fus par la route poussiéreuse jusqu'au vieux cimetière et là je commençai par errer de tombe en tombe, sous les oliviers tordus, écartant les herbes des inscriptions, et m'étonnant — comme toujours sur cette terre d'Afrique — que le cimetière y soit un lieu de passage, un bois de

Boulogne à pique-nique de gâteaux, de sucreries et de papotages. Les grandes herbes aplaties, les dalles cassées, les papiers jaunissants me faisaient mal. Et pourtant, que m'importaient ces morts d'une autre religion, d'une autre race, d'une autre terre?

J'acceptai l'invite des cafetiers en plein air et restai, buvant l'éternelle limonade gazeuse, à voir entrer les bandes de Juifs endimanchés dans le cimetière neuf. Là, on ne peut aller de côtés et d'autres, sinon tout au fond : des barrières vous conduisent droit au sanctuaire, lui-même enclos d'un treillage circulaire où s'enroulent des plantes grimpantes. Au centre, sous un toit rustique que supportent des piquets, se trouve la grande dalle de pierre blanche sous laquelle repose le Rabb.

De son vrai nom Ephraïm Angaoua, c'était un Juif d'Espagne qui, vers la fin du XIV^e^ siècle, s'en fut, pour éviter les persécutions, au Maroc, puis à Tlemcen, où il entra monté sur un lion qu'il conduisait avec un serpent comme licol. Il s'arrêta d'abord près de la

grotte d'où sourd la source aujourd'hui sacrée qui lui est dédiée ; et les Musulmans respectèrent ce thaumaturge inconnu. On lui accorda de séjourner dans la ville. Il y continua son étude du Talmud. Il fut aussi un médecin habile, guérit la fille du sultan et obtint en récompense de faire venir à Tlemcen ses coreligionnaires d'Espagne et d'Agadir et de leur construire une synagogue. Ainsi fut fondée la communauté juive de Tlemcen.

Un si grand saint n'a pu cesser de faire des miracles après sa mort. Aussi, un mois après la Pâque, les Juifs des régions voisines viennent-ils lui exprimer leurs vœux, de même que les Musulmans vont dire les leurs à Sidi Bou Mediène, le grand saint d'El Eubbâd. Et comme il n'y a pas de saint ni de sainte catholiques enterrés par là, les catholiques fervents, et même des Espagnoles, s'adressent soit au saint juif, soit au saint musulman pour obtenir des enfants mâles.

J'avais suivi la petite allée entre barrières et j'étais parvenu auprès du rond-point sacré. Là, il y a une sorte de petit couloir, comme une antichambre : on y

fait les gestes du « stade de marge ». On est abrité par un toit rustique ; de chaque côté il y a un banc et par terre, il y a des nattes. On s'asseoit, on ôte ses souliers que des gamins vous arrachent et vont porter dans une autre antichambre semblable, par où l'on sort du rond-point.

Je m'étais assis sur un banc et je résistais aux sollicitations des gamins, quand une jeune dame, habillée à l'européenne, assise à côté de moi, me dit :

— Monsieur est sans doute un Français de France ?

— En effet.

— Et monsieur n'est peut-être pas israélite ?

— Ma foi non.

— Alors monsieur est venu pour le Rabb ? Il n'y a rien d'aussi beau et d'aussi bon dans ce monde que le Rabb.

— C'est que, répliquai-je, j'ai vu en Pologne des cérémonies juives ; là aussi il y a beaucoup d'Israélites, et c'est pour voir si ceux de Tlemcen font leurs prières comme ceux de la Pologne et de la Russie que je suis

venu ici. Voulez-vous me dire comment on prie le Rabb ?

D'autres dames et des jeunes filles, quelques-unes en costume indigène, se déchaussaient. Elles levèrent la tête et, me regardant, commencèrent à discuter entre elles et avec ma voisine. Celle-ci ensuite parla au nom de toutes :

— La première chose qu'on doit faire, c'est de prendre un bain et de se purifier complètement ; pour les femmes, cela retarde quelquefois la date de leur pèlerinage, parce qu'il y a des moments où même un bain ne les purifie pas assez...

Il y eut un silence. Je dis :

— Parfaitement, chaque mois pendant quelques jours, ou bien quand une femme vient d'être mère.

Les dames et les demoiselles semblèrent tranquillisées. Décidément, il n'y avait pas à insister avec moi sur des détails dont on ne parle guère qu'entre femmes. J'étais au courant de ces choses.

— Oui, oui, c'est bien ça. Le difficile, c'est que,

comme on doit toujours faire le pèlerinage trois fois, la première pour avertir le Rabb qu'on est venu lui demander quelque chose, la deuxième pour lui demander cette chose et la troisième pour le remercier et prendre congé, il peut se passer bien du temps avant qu'on le fasse comme il faut. Ainsi je suis venue d'Oran, j'ai fait mon premier pèlerinage entièrement purifiée et je croyais avoir le temps de faire le deuxième et le troisième. Mais à cause de la chaleur ou du voyage, c'est venu plus tôt et aujourd'hui je suis impure, je n'ai pas le droit d'entrer là. Je vous tiendrai compagnie et nous parlerons.

J'assurai la jeune dame que je bénissais, pour ma part, cette avance inopinée. Cependant ses compagnes étaient déchaussées. Je fis remaquer que l'une d'elles avait des bas qui me paraissaient sales.

— C'est que c'est aujourd'hui son troisième pèlerinage ; quand on a pris le premier bain on doit se mettre du linge propre, mais on garde ce linge jusqu'à ce que tout soit fini.

Une fois déchaussé, on se rend auprès de la pierre tombale et on la touche de ses mains nues, puis on s'accroupit de côté et on baise la pierre un assez grand nombre de fois, en formulant intérieurement son vœu. Ensuite on met sur la pierre un morceau de sucre sur lequel on verse de l'anisette pure ou additionnée de l'eau de la source du Rabb, dont une vieille femme, qui se tient proche, possède une provision dans un seau, ou qu'on a apportée avec soi. On mange le morceau de sucre, en répétant toujours le vœu. La vieille femme vend aussi des cierges, qu'on fait brûler sur la pierre tombale, et qu'elle éteint le plus vite possible dès que l'orant se relève, comme font les bonnes femmes de nos églises. Ces cierges sont blancs ; ceux des Musulmans sont le plus souvent verts, la couleur du Prophète.

Des hommes lisent d'une voix nasillarde des passages du Talmud ou de je ne sais au juste quel livre rituel, et des familles entières s'installent autour de la tombe, avalant force morceaux de sucre imbibés d'anisette ; on

en donne même aux petits enfants de deux ans, que cela grise ; des adultes aussi se grisent, et très rapidement. Musulmans et Européens se moquent volontiers à Tlemcen du rite qui consiste à boire de l'anisette consacrée. La tentation ne m'est pas venue de rire : la ferveur de ces braves gens n'était nullement simulée.

Mais ce qui me fit rire, ce fut une exclamation terrifiée de ma voisine :

— Pas à genoux, Rachel, pas à genoux !

En effet, l'une des jeunes filles d'Oran était à genoux, en train de baiser dévotement la pierre blanche. Elle se retourna :

— C'est mon corset ! Comment faire ?

— Comme tu voudras ; mais pas à genoux...

Et, se tournant vers moi :

— C'est son corset à la mode ; mais c'est un sacrilège de se mettre à genoux devant le Rabb ; c'est vous autres qui vous mettez à genoux pour prier ; nous, il faut s'accroupir.

S'accroupir ! Cela lui eût coupé les jambes, à cette jeune fille ; elle finit par s'allonger sur le ventre, en se soulevant sur les coudes.

— Non, pas comme ça non plus ! Allez-va, reviens, tu en as assez fait !

Rouge, confuse, la jeune fille revint.

— Bah, me dit-elle, je suis sûre de mon fiancé ; il est aux zouaves ; il ne me quittera pas ; et le Rabb n'y pourrait rien, après tout.

— Ne l'écoutez pas, Monsieur, le Rabb peut tout. Ainsi, après cinq ans de mariage, je n'avais pas encore d'enfant. Je suis venue prier le Rabb, et neuf mois après j'avais un garçon. Vous pouvez tout lui demander, des guérisons, et la richesse, et de réussir dans vos affaires. Vous voyez ce monsieur ; il a mis un paquet sur la pierre du Rabb et il boit maintenant l'anisette. Je le connais bien, il vend des étoffes et des passementeries à Oran. Il a dans son paquet des échantillons de toutes ses marchandises et comme ça, le Rabb lui bénira son commerce.

— Alors, il suffit de poser quelque chose sur la pierre tombale ou de manger quelque chose qui a touché cette pierre pour que ce qu'on désire se fasse ?

— Oui, c'est par la force et la vertu du Rabb, la *bàraka* comme ils disent ; on peut aussi avoir la *baraka* à El Eubbâd en touchant les étoffes qui sont sur le tombeau de Bou Médiène.

— Mais la prière y fait bien quelque chose ? Et qu'est-ce qu'on dit ?

— Chez nous, les hommes savent les prières ; nous autres, femmes, n'en savons pas, ou très peu. Moi, pour avoir mon enfant, j'ai dit seulement la deuxième fois : O Rabb, qui es venu sur le lion et qui étais un grand savant et un grand saint, fais que j'aie un enfant, parce que depuis cinq ans que je suis mariée, je n'en ai pas et que mon mari et les autres hommes et les autres femmes me méprisent.

— Et l'inscription ?

— Je ne sais pas exactement ce qu'elle signifie. Il

paraît qu'il y a son nom et puis : « Grand faiseur de miracles, aide-nous. » Sûrement qu'il fait des miracles ! Il a guéri beaucoup de personnes de maladies désespérées... C'est bien dommage que vous n'ayez pas pris un bain : vous auriez ôté vos souliers et vous auriez accompagné mes cousines.

— Mais je ne suis pas un Israélite !

— Ça ne fait rien. Le Rabb est très bon. Si vous lui demandiez quelque chose en ayant confiance, sûrement il vous l'accorderait. Vous désirez bien quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, pas mal de choses, même. Mais comme je n'aurais pas pu tout demander au Rabb d'un coup, il aurait d'abord fallu faire un choix. Et comme je n'y avais pas pensé...

— Oui, c'est dommage ; et puis, vous n'êtes pas assez pur. Mais je vous prouverai tout de même la bonté du Rabb.

Je regardai la dame, un peu étonné. Elle était fine, délicate, pas commune du tout, blonde avec des yeux

gris (la chose est assez fréquente chez les Juifs de l'Algérie occidentale) et toute rose d'une idée que je n'arrivais pas à deviner.

— Voyons ! Eh bien, vous avez des enfants ?

— Oui, deux filles.

— C'est ça. Alors vous serez convaincu. Vous verrez !

Laissant à l'avenir le soin de me renseigner, j'en revins aux rites du Rabb. Quand on en a fini avec la grande dalle, on s'accroupit successivement devant trente-deux pierres plus petites, blanchies à la chaux, disséminées irrégulièrement dans l'enclos et qui représentent les trente-deux parents et descendants du Rabb ; on les baise dévotieusement ; certains y consacrent encore des morceaux de sucre avec de l'anisette ou se contentent de les toucher du plat de la main, ou du bout des doigts et de baiser les doigts.

Malgré tout, j'avais envie de rire en voyant tous ces bas blancs, jaunes, noirs, verts, de toutes les teintes et de toutes les qualités imaginables, parcourir en zigzag

le petit enclos sans souci des poussières ni des boues. Après quoi, on se rend au couloir de sortie, on se rechausse et on s'en va manger en famille dans un coin du cimetière les victuailles qu'on a eu soin de consacrer aussi par attouchement.

Pendant que j'observais, les Oranaises étaient sorties de l'enclos. Je me levai à mon tour et remerciai la jeune dame. Mais elle m'arrêta et me dit :

— C'est à moi, maintenant, de vous demander un service. Voici le chemin qui conduit à la source du Rabb. Allez-y, je vous rejoins de suite.

Naturellement, j'obéis. La source est assez loin. Il n'y a plus de barrières par là, et je vis plusieurs familles pique-niquant. Les repas sur l'herbe ont surtout lieu le soir. On allume autour du rond-point sacré des lanternes vénitiennes ; de tous côtés on joue de l'accordéon, l'instrument préféré des Juifs. Et l'on m'a assuré que bien des enfants se font ces nuits-là.

Quand la jeune dame m'eut rejoint dans le chemin creux, je lui répétai ce que les méchantes langues de

Tlemcen m'avaient dit : que les fêtes du Rabb dégénèrent la nuit en orgies. Elle rougit un peu, sourit, et me dit :

— La bonté du Rabb est très grande, et si on lui a demandé un garçon, ce sera un garçon.

Nous parvînmes à la source. Elle est captée dans une grotte peu profonde, puis s'écoule dans un bassin. La jeune dame tenait une bouteille à la main. Elle se baissa pour la remplir dans le bassin ; mais le niveau de l'eau était d'un demi-mètre au moins en contrebas. Elle étala son mouchoir et se mit à genoux, sans succès. S'étant relevée, elle me regarda.

— J'arriverais bien à vous puiser de l'eau sainte, lui dis-je, mais pour cela il faut que je me mette à plat ventre. Or, il y a tant de boue tout autour du bassin que je n'en ai pas le courage.

Elle réfléchit, puis, sans dire un mot, détacha sa jupe, la retourna et l'étendit sur la boue. J'étais très ennuyé, car je n'étais pas pur, moi, et tout de même je respecte trop les croyances des autres pour commettre délibéré-

ment, sous leurs yeux, des actes qui leur paraissent sacrilèges. C'est ce que je fis remarquer à la jeune dame. Elle se sentit en effet très embarrassée et regarda sa jupe avec regret ; c'était bien la peine de l'avoir étendue dans cette boue gluante ! Mais elle trouva la solution.

— Voilà, si vous le voulez bien, couchez-vous sur ma jupe, lavez d'abord bien vos mains dans l'eau du bassin. Après, je vous passerai la bouteille. Comme ça, l'eau que vous puiserez sera pure.

Je fis comme elle ordonnait, je remplis la bouteille et la lui tendis. Mais elle la refusa, en disant :

— Buvez et faites votre vœu.

Je la regardai, stupéfait. Vraiment, elle abusait. Mais elle souriait gentiment. C'était bête, en somme, de lui faire de la peine ; elle m'avait donné des renseignements ; je m'étais déjà tant avancé..... Bref, je bus à la bouteille, et je dis :

— Si mon prochain enfant n'est pas un garçon, je n'aurai plus aucune confiance dans votre Rabb.

— Oh ! mais, il ne fallait pas me le dire ! Votre

vœu ne vaut plus rien. Buvez de nouveau ; faites un autre vœu, mais ne me le dites pas !

Je bus une gorgée et lui rendis la bouteille. Puis je pris congé.

Elle ramassa sa jupe et alla l'étendre au soleil. Et comme je m'éloignais par le chemin creux, elle me cria :

— Vous verrez, vous obtiendrez ce que vous avez demandé ; et vous serez convaincu de la bonté du Rabb.

EL HAMDOU'LLAH

A Tizi-Ouzou, fin juillet 1911. Il a fait chaud cette année-là, même en Algérie. Le gros père Lagarde, hôtelier célèbre, me dit :

— Ne vous pressez donc pas ; vous avez le temps ; on n'a pas encore attelé les mules !

J'attends la diligence de Fort-National. Je réponds :

— C'est que je veux une place en haut, sous la bâche.

— Comment sous la bâche ? Vous feriez mieux de prendre le coupé. Par ces chaleurs-là (on devait partir

vers dix heures et demie du matin) vous serez mieux en bas.

— Peut-être. Mais c'est que je veux voir le paysage.

— Oh alors !

Et le père Lagarde plisse les yeux, serre la bouche, rigole doucement. Il a l'air de dire : Encore un, de ces bons Français de France, qui veulent admirer la nature au risque d'en crever ! Mais comme il est hôtelier, il admet les lubies des clients, pour en profiter ; et il me conseille de boire frais avant de partir, afin de suer considérablement. Comme ça, on risque un peu moins la congestion.

Donc, après avoir bien mangé, je me mets à bien boire. Sûrement, j'ai bien bu. Il n'empêche qu'à moitié du trajet je n'avais plus du tout de sueur disponible... Desséché jusqu'à la moelle de mes os.

Le cocher, un gros Kabyle taciturne, me regardait de temps en temps avec mépris, alors qu'au lieu d'admirer les gorges et les crêtes de la Grande Kabylie

je somnolais assommé, battant de ma tête la toile tendue de la bâche. Les sept mules tiraient par saccades douloureuses. Près d'une fontaine, on fit halte. Tout le monde descendit, alla boire. Je n'en eus pas la force. Puis la route regrimpe, et redescend, et regrimpe encore, et ainsi de suite, fastidieusement, jusqu'à la grande montée qui, définitive, aboutit à Fort-National.

La chaleur, peu à peu, diminuait. Là-bas, un grand tournant. Là, me dis-je, j'allumerai une cigarette, et rentrerai ainsi dans le monde des vivants. Nous sommes au tournant. A notre droite, un ravin : six cents mètres, presque à pic. Je sors mes cigarettes et à ce moment nous arrive dessus une trombe de mulets qui ruent, de Kabyles qui hurlent. Des vitres s'éparpillent en gerbe, un craquement, la diligence soulevée oscille, notre cocher se dresse et arrête net son attelage, qui tout entier s'abat. Autour de moi, des burnous sautent à terre, par-dessus nos mules, d'un bond fantastique ; en bas, des gens crient de terreur.

J'avais vu arriver la masse, j'avais vu le ravin, puis le geste du cocher, et, inconscient, j'avais allumé ma cigarette sans faire un seul mouvement de fuite. Alors le cocher se retourna vers moi, souriant, et me dit : *el hamdou'llah*. Je répondis dans un soupir : *el hamdou'llah*. Depuis, nous fûmes amis.

Nous descendîmes à notre tour, pour examiner le dégât. Un chariot, chargé d'énormes pierres de taille, avait entraîné son attelage de quinze mules et son timon avait traversé de part en part le coupé de notre diligence, la fixant ainsi sur l'extrême bord du ravin. Derrière le timon, collées à la paroi, pâles et muettes, une vieille dame et deux fillettes restaient inertes, les yeux fixes, étonnées de respirer encore. Nos mules à terre se débattaient et se mordaient, et les mules du chariot, les traits arrachés, lancées sous les roues de la diligence, saignaient. On en abattit trois, de suite, celles qui avaient les jambes écrasées. En quelques minutes choses, bêtes et gens furent en place. Le chariot chargé de pierres de taille reprit sa descente folle,

avec ses mules indociles et sa bande de carriers braillards, et nous, nous reprîmes notre montée vers Fort-National, pendant que, dans le coupé, la vieille dame et les fillettes commençaient à sangloter spasmodiquement.

A LA CHASSE AUX POTS : MERKALLA

Il y a au Musée d'Alger une série de poteries à décor curieux, formé de nombreuses lignes parallèles et de grandes dents de loup, qui détonne dans le reste du décor kabyle et ne se rattache à aucun autre, soit de la Kabylie, soit de l'Afrique du Nord tout entière. Ces poteries sont étiquetées comme venant de El Adjiba, petit village situé sur le versant sud de la haute chaîne qui termine la Grande Kabylie. Je réussis à persuader un ami de m'accompagner à El Adjiba. Il est du pays. Il étudia longuement sa carte et me démontra par une série de raisonnements fondés sur les teintes de cette carte qu'il n'y a rien de si difficile que d'aller

à El Adjiba, car le village perche en pleine montagne. A la gare nous ne trouverions pas de mulets ; et dans le village même, si on ne lui en avait pas transmis l'ordre au préalable, le sheïkh ne nous donnerait ni à coucher, ni à manger. Donc, bien que El Adjiba semblât tout proche, il fallait nous préparer à une véritable expédition.

Je n'avais aucune raison de taxer mon ami d'exagération, car sa fonction est d'inspecter quelque chose dans toute l'Algérie ; il a été dans les coins les plus reculés des montagnes ; il a été à Touggourt, à Ouargla ; c'est l'un de ceux qui connaissent le mieux ce pays et ses habitants dans le détail. Mes échecs de l'an dernier m'avaient disposé à quelque prudence. Sachez de suite qu'il avait plus raison encore que je ne l'eusse pu croire, puisque nous n'avons pas réussi, malgré nos précautions, à arriver à El Adjiba.

Après bien des discussions, nous décidâmes de commencer l'entreprise en descendant du train dans une localité éloignée d'El Adjiba, mais au moins

assez importante pour que nous pussions y trouver des vivres à emporter et des bêtes de somme : à Bouira. C'est, vous disent les Guides, une ville d'environ 8.000 habitants, tête de ligne des diligences sur Aumale, et dont le marché du samedi est fréquenté par un grand nombre d'indigènes des pays circonvoisins.

Il est bon de tenir compte des jours de marché quand on part ainsi à l'aventure. Nous voilà un samedi matin de juin débarqués à Bouira. Une voiture poussiéreuse nous amène de la gare à l'hôtel et aussitôt nous demandons au patron :

— Peut-on avoir des mulets pour El Adjiba ?

— Pour El Adjiba ! Ah, par exemple, elle est bonne ! Et par où voulez-vous y aller ?

— Eh bien, par Merkalla si on peut.

— Alors, tâchez donc d'arriver d'abord à Merkalla, et quand vous y serez, tâchez d'obtenir des mulets pour aller à un autre village ; là, trouvez encore d'autres mulets ; et en trois jours vous serez à El Adjiba.

— Bon : peut-on avoir des mulets pour Merkalla ?

— Il y a des chances que non. Ah, si vous étiez arrivés ici deux ou trois heures plus tôt, on vous aurait bien trouvé des gens de là-haut ; mais maintenant, ils sont repartis.

Mon ami me regarde et me dit :

— Vous voyez, ça commence. Nous ne pouvons pourtant pas rester ici huit jours !

J'oubliais de dire que le temps lui était mesuré strictement.

Il était environ onze heures. Le plus simple était de s'installer dans un café et de combiner des plans. Cela ne nous servit à rien du tout. Nous nous enquîmes aussi de la situation de Merkalla et on nous montra une petite tache grise collée contre l'énorme pic du Kheïzer ; environ dix kilomètres de plaine, puis quatorze cents mètres de montée, et cela en plein mois de juin, avec une quarantaine de degrés sur la tête. Si on était dans les Alpes, ce serait une promenade. Mais dans ce

pays-ci, il faut marcher le moins possible ; seuls les Kabyles sont assez aguerris à cette fournaise pierreuse. Pas de mulets : pas de Merkalla, ni d'El Adjiba !

Toutà coup, un Kabyle passe, assis sur un excellent mulet.

— Veux-tu nous mener à Merkalla.

— A Merkalla, non ; mais en bas de la montagne, jusqu'aux Moulins, oui. Là, vous vous arrangerez.

On discute, on s'informe. Va pour jusqu'aux Moulins. Seulement, il nous faut un deuxième mulet. Le Kabyle part au trot à sa recherche et de loin nous appelle. Arrivés près de lui, il nous montre sur une route, près d'un pont, à un bon kilomètre de là, un indigène sur son mulet, tourné vers nous, immobile. Nous voilà partis à rejoindre cet homme. Il faisait chaud ! Enfin on y est. Du haut de sa bête, un magnifique mulet gris, le Kabyle laisse mon ami s'expliquer.

Nous conduire à Merkalla, ah mais non ! Avons-nous une réquisition de l'administrateur ? Non ! Alors il s'en va. Nous lui offrons cinq francs, six, huit, dix, douze. Ah watt ! il tourne sa bête et part au grand trot. Ce que voyant, notre premier Kabyle nous dit : Moi aussi, je m'en vais. Et, tout ahuris, nous regardons s'éloigner ces abrutis !

— Je vous l'avais bien dit, que vous ne trouveriez pas de mulets, nous console l'hôtelier. Ce que ces Messieurs auraient pour le moment de mieux à faire, ce serait de déjeûner !

Parbleu, nous le savions aussi bien que lui ! Une heure plus tard, nous revoilà installés au café d'en face. Arrive un monsieur à grand chapeau de feutre, qui demande si c'est nous qui voulons aller à Merkalla. Parfaitement. Il nous passe sa carte, nous les nôtres ; on cause.

— Voilà : pour aller à Merkalla, il n'y a pas d'autre moyen que de louer une voiture jusqu'aux Moulins et de demander en passant à M. van Vollenhoven, qui est

très influent par là, de vous faire procurer des mulets.

A ce nom, un espoir me vient, qu'augmenta une réflexion du monsieur :

— D'après votre nom, je pense que vous êtes du même pays...

Nos mesures furent vite prises. Pendant que j'allais dans le quartier arabe m'informer si l'on faisait des poteries dans le pays et dans quelles tribus, mon ami achetait des provisions à l'hôtel et bientôt nous filions vers la propriété de M. van Vollenhoven, juchés sur une sorte de corricolo à deux grandes roues qui nous secoua abominablement. Un chemin de traverse empierré d'énormes galets et où nous faillîmes verser dix fois : nous y sommes. Des chiens kabyles se précipitent ; une jeune dame paraît ; nous donnons nos cartes. M. van Vollenhoven est aux Moulins ; Madame nous propose de l'attendre. Nous entrons dans une immense salle : pendues aux murs, des poteries kabyles, exactement du type de celles qui sont étiquetées « El Adjiba » au musée d'Alger !

Immédiatement je demande à la maîtresse de maison d'où elle a ces poteries.

— C'est moi qui les ai faites, me dit-elle en souriant.

Mon ami et moi, nous nous regardons stupéfaits. Ah bien, ce serait du joli ! Et mes théories ethnographiques à vau l'eau ! Cependant M^me^ van Vollenhoven est allée chercher d'autres plats, et des coupes, et des vases, et des cruches de sa fabrication. J'avais avec moi mes *Etudes d'ethnographie algérienne ;* je les montre et j'affirme qu'il est impossible que M^me^ van Vollenhoven ait inventé ces décors.

— Certes non, Monsieur. J'ai simplement imité les poteries indigènes de Merkalla.

Et j'apprends qu'à Merkalla toutes les femmes font de la poterie peinte, uniquement destinée à l'usage domestique de leur propre maison et qu'elles ne vendent pas au marché de Bouira. Tout s'explique, et notre chance veut que nous trouvions sur notre route, non seulement des ateliers inconnus jusqu'ici, mais de

plus une jeune informatrice admirablement au courant des moindres détails techniques. J'ai ennuyé M^me^ van Vollenhoven pendant près d'une heure à lui poser toutes sortes de questions sur les procédés de polissage, et de cuisson, et d'engobage, et de décoration qu'emploient les femmes du pays. Utilisant les décors traditionnels, sans rien y ajouter, ni en retrancher, M^me^ van Vollenhoven s'est contentée, en épurant mieux la terre et en réglant la cuisson, de partager très régulièrement les champs à décorer et de mieux tracer les lignes parallèles et les dents de loup. Ces améliorations ont été si appréciées des femmes de Merkalla, avec qui la propriété est en rapports constants, qu'elles ont pris l'habitude d'y descendre avec leurs poteries sèches, mais non encore peintes ni cuites, et de prier M^me^ van Vollenhoven de leur dessiner les traits fondamentaux qui délimiteront sur le plat ou la panse de la cruche des triangles, des rectangles ou des pentagones. Ce n'est pas une petite affaire, car il y a dans chaque maison de Merkalla toute une série de grands plats à couscouss

depuis quarante jusqu'à quatre-vingt-dix centimètres de diamètre ; j'en ai même mesuré un de un mètre vingt !

Comme le maître de la maison ne revenait pas, Mme van Vollenhoven, après m'avoir fait cadeau de deux de ses plats, donna l'ordre à son gérant de nous mettre en rapport avec le sheïkh du village et de demander à celui-ci deux mulets pour nous conduire à Merkalla. Nous passâmes à travers champs, trouvâmes le sheïkh et, après bien des pourparlers, obtînmes enfin un mulet, un seul ! Encore était-ce une chance inespérée. Les paquets ficelés, nous l'utilisâmes tour à tour.

La montée est dure par moments, mais jolie et variée. On passe dans des gorges abruptes, on serpente sur de petits plateaux, et très haut pointe dans le ciel pur la dent dénudée, comme métallique, du Kheizer (ou Haiser, 2.123 mètres). Merkalla s'étage sur trois ou quatre rangs de maisons presque à la limite des éboulis, contre une immense pente à quarante-cinq degrés. On

voit de loin ses toits rectangulaires, à demi cachés par des arbres énormes ; car il y a là des sources abondantes et qui jamais ne tarissent. Tout en montant, nous distinguions les deux agglomérations de Merkalla d'en-haut et de Merkalla d'en-bas, puis, vers la droite, les sentiers de chèvres, qui, suivant à peu près la limite des champs et des bois, nous conduiraient le lendemain le long du Kheizer jusqu'à El Adjiba. Notre guide nous dit que des poteries comme celles de Merkalla se faisaient tout le long de cette pente, presque jusqu'à Maillot, donc sur plus de quarante kilomètres de long et dans une quinzaine au moins de villages kabyles. Jugez si j'étais heureux, et si je me promettais des découvertes merveilleuses !

Nous voici arrivés. Le sentier débouche droit sur la *djemaa* ou place publique, simple terrasse de terre qu'ombrage un arbre immense. Le sheïkh s'avance, déjà au courant. Nous nous asseyons par terre, attendant qu'on ramène le mulet qu'on est allé décharger dans la cour du sheïkh. Nous expliquons le but précis

de notre arrivée : acheter des poteries et aller le lendemain à El Adjiba. Celui-là aussi s'étonne que nous n'ayons pas de mot de l'administrateur, ni de cavalier indigène pour réquisitionner des mulets, ni de domestique pour prendre soin de nos bagages. Mais mon ami est décoré et fonctionnaire ; il parle arabe et kabyle ; il prouve par quelques réflexions justes qu'il en a vu bien d'autres et qu'il connaît la ficelle. La nuit est venue. On nous conduit dans une maison. Nous avons oublié des bougies. J'en suis fort heureux, car ainsi fait son apparition une lampe à huile en poterie, à grand pied contourné, ornée de décors typiques et dont je me jure d'avoir la pareille le lendemain.

Nous dînons, tout en demandant des renseignements sur la route à suivre. Il paraît que, même pour des Kabyles, le parcours de Merkalla à El Adjiba est très fatigant. Mon ami étudie les moindres courbes de sa carte et m'énumère cinquante raisons pour m'amener à interrompre le voyage. Je laisse dire. Franchement, avoir à portée de la main tant de matériaux d'étude,

avoir surmonté tant de difficultés imprévues, et renoncer presque dès le début ! Mauvaise nuit. D'abord les centaines de puces ; et puis, je couche à terre, sur une couverture ; c'est un peu dur, quand on est maigre. Vers trois heures, il fait si froid que j'ai la tremblote. Je me lève, je sors, je m'assieds sur le deuxième barreau d'une échelle debout et je me rendors jusqu'à cinq, dans cette posture incommode.

Allons, au travail ! J'appelle le sheïkh et lui dis qu'il me faut absolument des poteries. Il me mène dans une première cour ; les jeunes femmes se sauvent ; une vieille m'apporte un petit plat. J'en obtiens des renseignements sur la technique et je lui offre cinq sous pour son plat ; elle répond : un franc. Je hausse les épaules. Nous allons dans une deuxième cour. Là j'interroge de nouveau sur la technique ; il n'y a pas une seule poterie à vendre. Deux, trois cours : des renseignements autant que j'en veux, mais pas moyen d'acheter des poteries. Je me mets en colère, je commence à crier :

— Je suis venu pour emporter des poteries ; je veux des poteries ; c'est le gouverneur qui m'envoie, et l'administrateur et toute la France ; si je ne rapporte pas de poteries, je dirai que c'est ta faute.

Et je continue sur ce ton quelque temps. Le sheïkh, muet et ennuyé, que je suis comme un petit chien, me fait faire le tour de son village et me confie à son frère. Au bout de dix minutes il revient me chercher et m'emmène chez lui. J'apprends ainsi que la maison où nous avons couché est celle de son frère aîné. Chez lui, je trouve sa femme, jeune encore, déjà ridée, mais qui a dû être très belle. L'intérieur des maisons de Merkalla est à deux étages ; c'est sur celui du haut, à plancher de branches et de terre battue, que sèchent les poteries que chaque maîtresse de maison confectionne au fur et à mesure des besoins. La femme du sheïkh me descend une cinquantaine de pièces ; je choisis les plus belles ou les plus intéressantes ; je me fais expliquer, pour la septième ou huitième fois, comme si je l'ignorais totalement, la technique de fabrication

et de décoration. Puis je demande le prix. Longue discussion entre le sheïkh et sa femme. Si elle me cède des poteries, il lui faudra en faire d'autres, car celles qu'elle a là, ce n'est pas une réserve, mais le strict nécessaire.

L'argument est absolument juste. J'ai déjà constaté le fait partout où j'ai passé, l'an dernier et cette année : c'est comme si un Chinois, ayant visité une ferme dans nos campagnes, voulait acheter à la maîtresse les deux tiers de sa batterie de cuisine, avec cette différence que nos paysannes peuvent remonter bien vite leur mobilier chez le quincaillier de la bourgade ou de la ville voisine, au lieu qu'en Kabylie, fabriquer, peindre et cuire des poteries, c'est pour une maîtresse de maison l'affaire de quelques semaines et ne peut être fait que pendant une période de beau temps ; car on façonne, on sèche et on cuit à l'air libre.

Alors je diminuai peu à peu mon tas, pour ne plus conserver qu'une dizaine de pièces ; j'offris sucessive-

ment deux, trois, quatre, cinq francs. La femme refusait toujours. Le mari ne disait plus rien. Les poteries sont l'œuvre des femmes, et celles-ci ont le droit d'en disposer à leur idée. Je me mis de nouveau en colère, je pressai de force le douro dans la main de la femme, j'appelai un gamin et, aidé du sheïkh, je transportai dans l'autre cour mes acquisitions, poursuivi par les regards furieux de la Kabyle.

Ma chance, paraît-il, était grande, parce que la femme du sheïkh était considérée comme celle d'entre les femmes du village qui forme, peint et cuit le mieux les poteries. Mais je n'étais pas satisfait encore : il me fallait des variantes individuelles. A force d'aller de maison en maison, j'obtins encore une tasse, une écuelle et enfin, non sans peine ni sans cris, ma lampe à pied.

Mon ami voyait avec horreur croître ce tas de choses fragiles :

— Ce n'est pas deux mulets qu'il nous faut maintenant, c'est trois ; et si dans chaque village, sous pré-

texte d'étudier les variations locales, vous en ramassez autant, nous finirons par faire une caravane !

Il avait raison. Mais ne l'avais-je pas averti de ma manie, et ne savait-il pas à quelles tribulations et à quelles dépenses je m'étais soumis l'année précédente pour rapporter aussi des poteries des lieux mêmes de leur fabrication ? Le sheïkh regardait ma provision ; il recommença à nous expliquer qu'aller à El Adjiba était une entreprise très difficile et que mes poteries casseraient en route. Il était huit heures du matin ; nous aurions de la chance si nous arrivions à certaine maison forestière à la nuit ; de là, il nous faudrait partir le lendemain vers cinq heures, pour arriver à El Adjiba avant la grosse chaleur ; ses mulets seraient donc absents trois jours, ce qui était trop, étant donné que les travaux des champs pressaient ; quant à l'argent que nous lui donnerions, il lui serait utile sans doute, mais ne remédierait pas au retard agricole.

Mon ami à son tour reprit un à un ses arguments de la veille en ajoutant : Supposez que le garde-fores-

tier soit en tournée ; nous serons obligés de passer la nuit dehors, en plein bois, et de supporter, après l'horrible chaleur du jour, le froid non moins horrible de la nuit, car vers trois à quatre heures du matin, à cette altitude-là, il gèlera.

Que pouvais-je faire ? En somme, j'avais des données précises sur la technique céramique à Merkalla, je rapportais de bonnes séries inédites qui me permettraient d'étudier ces décors à loisir. D'autres pourraient ensuite, si le cœur leur en disait, et si le sort s'opposait à ce que je revienne dans ce pays, déterminer les variations locales aussi bien que moi, puisque je fournirais la base de comparaison. Si j'avais été seul, j'aurais continué coûte que coûte ; au besoin, j'aurais cassé moi-même mes poteries avec un morceau de bois et j'aurais numéroté mes tessons pour pouvoir les recoller ensuite régulièrement ; coucher dehors, vivre de simples croûtes de pain, eh, ce sont là des conjonctures qui sont prévues avant le départ et qu'on accepte avec philosophie quand elles se présentent.

Mais la mauvaise volonté du sheïkh était trop évidente, le désir de mon ami de regagner au plus vite Alger trop naturel pour que je pusse résister. Je cédai. On découvrit alors qu'en partant aussitôt nous aurions le temps d'arriver à Bouira pour le train d'Alger. Ah, ça ne traîna pas ! Le sheïkh, son frère, leurs amis et connaissances m'emballèrent les poteries dans des couffes et des tellis, cependant que je visitais les chambres voisines. Dans l'une d'elles, je découvris des cruches d'un modèle que je n'avais pas, fermées du haut et très bien décorées. J'en choisis quatre et demandai au frère du sheïkh d'appeler la propriétaire.

— C'est ma femme.

Je crus l'affaire arrangée. Mais la femme ne voulut rien me céder ; elle repoussa les cinq francs que je lui offrais, elle me reprit les cruches des mains avec colère et les remit en place. Ni l'intervention du mari, ni celle d'autres femmes ne purent rompre son obstination. De toutes les pièces que j'ai vues à Merkalla,

ce sont celles que je regrette le plus : le décor était plus maladroit, mais certainement plus conforme aux traditions primitives de cette tribu.

Le retour sous un soleil de plomb par une piste directe sur Bouira se passa bien ; j'arrivai avec mes trente kilos de poteries à Alger n'en ayant qu'une de cassée, un petit plat.

A LA CHASSE AUX POTS : TOUDJA

Me voici à Bougie. Je n'y suis venu que pour atteindre Toudja, localité dont je sais tout juste qu'elle se trouve en montagne, à vingt-cinq kilomètres de Bougie, et qu'elle est célèbre par ses sources et des ruines romaines. Ce n'est pas cela qui m'intéresse. Mais il y a au British Museum des poteries kabyles données par Mme Eustace Smith, blanches avec des décors noirs et rouges et qui ressemblent étonnamment à des poteries de Chypre et de l'Asie Mineure datant de quinze cents ou deux mille ans avant J.-C. Comme on ne sait où la donatrice a acheté ces poteries, et quoiqu'on ignore le lieu exact de leur fabrication,

un archéologue anglais, M. J. Randall MacIver, a proposé d'appeler provisoirement cette catégorie particulière de poteries blanches *the Toudja series of kabyle pottery*. Il place d'ailleurs Toudja quelque part sur les frontières de l'Algérie et de la Tunisie. Je tenais à savoir si vraiment l'on fabrique à Toudja des poteries du type du British Museum et si l'examen d'un certain nombre de pièces authentiques permettrait d'en dériver la technique de celle des poteries protohistoriques de Chypre et de l'Asie Mineure. J'avais donc un but précis, et même une idée fixe.

Je commençai par demander à des cochers de Bougie le prix d'une excursion à Toudja : cinquante francs, me dit l'un, soixante francs, me dit un autre. C'était vraiment cher. En fin de compte, l'excellent M. Cazaubon, président de la Chambre de Commerce, conservateur du Musée, naturaliste et archéologue savant, me découvrit une voiture pour un prix raisonnable. Je partis de Bougie à sept heures du matin ; la chaleur était déjà accablante. Enfin nous sommes

à Toudja. Je m'informe de la maison d'école, car on m'avait dit que l'instituteur, M. Donnain, serait mieux à même que quiconque de me renseigner. Elle était à près de deux kilomètres plus loin et la voiture ne pouvait y parvenir. Bon : me voilà parti. J'arrive rouge et suant à l'école et vois sous un arbre épais, lisant un petit volume du XVIII^e siècle, M. Donnain, frais et reposé. Je pousse la claire-voie, je donne ma carte et je dis :

— Monsieur, je suis venu chercher à Toudja des poteries blanches à dessins noirs et rouges.

Il me regarde très étonné, réfléchit un peu, et répond :

— Voilà plus de trente ans que j'habite à Toudja et jamais je n'y ai vu de poteries comme vous dites. D'ailleurs, il n'y a pas même ici d'ateliers de poteries ni de fabriques de tuiles ou de briques.

— Ah, ah ! Alors, c'est que les Anglais se sont trompés sur toute la ligne.

— Les Anglais ?

Très vite et très obscurément, j'explique à M. Donnain ce que les Anglais viennent faire dans cette histoire de poteries kabyles.

— Très bien, très bien ; et alors, vous voilà rassuré ? Permettez-moi maintenant de vous offrir un peu de vin frais de mes vignes.

Nous buvons du vin frais ; nous parlons du pays et de sa richesse agricole. Passe la servante kabyle. Par acquit de conscience, je lui demande si elle a là des *taboukalt*, des cruches kabyles. Elle m'apporte une grande jarre en terre rougeâtre, sans aucun revêtement blanc, sans peintures. J'apprends que ces jarres, on les achète à des colporteurs qui viennent de Sidi Aïch, gros bourg situé dans le vallée de la Soummam et dont dépendent les tribus indigènes de la région de Toudja

Arrivent ensuite deux des fils de M. Donnain ; ils sont colons ; ils ont vu passer ma voiture ; ils viennent aux nouvelles. On cause, on boit ; affirmations répétées : ils ont été élevés à Toudja même, ils ont galopiné avec

les petits Kabyles de l'endroit et n'ont jamais vu de poteries blanches décorées. Ma quiétude approche de l'ataraxie et je savoure l'excellent vin frais des vignes de M. Donnain.

Passe une bande d'écoliers qui, curieux, s'arrêtent contre les clôtures. Allons, me dis-je, un dernier contrôle !

— Voudriez-vous, cher Monsieur, demander à ces gosses si l'on fait usage dans leurs maisons de poteries blanches ?

Deux, trois, quatre gamins répondent négativement. J'en distingue un à l'air éveillé :

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Omar.

— Eh bien, Omar, as-tu déjà vu des poteries blanches avec des dessins dessus, des dessins noirs et des dessins rouges ?

— Oui, oui, j'en ai vu ; il y en a partout ; c'est mes cousines qui les font.

On se regarde. Je me lève brusquement. Je crie, en

partant, un bref au revoir à M. Donnain stupéfait, et j'entraîne Omar.

— Conduis-moi dans la maison de tes cousines, je te donnerai des sous, beaucoup de sous...

Il passe devant et me voici courant en plein midi à travers champs moissonnés, haies de cactus, petits bois d'oliviers séculaires, vers l'un des hameaux de Toudja situé en contre-bas. Un ruisseau : je marche bravement dans l'eau ; des fossés : je les saute; un sentier en lit de torrent : tant pis, je roule avec les cailloux. Après trois quarts d'heure de sauts de chèvre, voici le hameau, voici la maison. Avec toute la bande de gosses j'entre dans la cour, sans crainte : du premier coup d'œil, nous étions certains qu'il n'y avait personne.

On cherche, on s'informe : la cousine est allée voir l'une de ses sœurs, elle aussi potière, qui habite dans tel village, tout là-haut. Bien, allons-y. Cependant, avant de quitter ce hameau, je jette des regards indiscrets dans d'autres cours, et je vois enfin un vase

ébréché, plein d'eau sale, et qui sert au chien. Je dis à un gosse d'aller chercher ce pot, il me le rapporte, je lui donne deux sous et le lui confie avec promesse de deux autre sous s'il ne le casse pas en route. Au premier ruisseau rencontré je lave mon pot. C'est bien ça : engobe blanc, décor noir et rouge !

Le dur sentier ralentit notre ardeur. Nous remontons d'abord, en zigzags abrupts, les cent cinquante mètres descendus, puis une centaine en plus. Voici le deuxième hameau. Oui, les deux sœurs sont là. Omar explique le but de ma visite et brandit mon pot ; les femmes rient ; je m'asseois par terre, et montrant l'un après l'autre les instruments, je dis leur nom berbère : *azemzi*, le caillou à lisser, puis *taboukalt*, *metsred*, *akoufi*, et autres poteries que différencient leur forme et leur grandeur. Nous voilà amis. La potière commence un vase pour me montrer son adresse ; je lui achète pour quelques sous d'échantillons de terre blanche (une sorte de kaolin), de terre noire ou rouge (une sorte d'hématite). Mais vainement je demande des

pots. Elle n'en a pas à vendre, car elle ne fabrique que sur commande. Ceux qu'elle a là lui servent, lui sont indispensables. Je me lève, je furette et j'avise dans un coin un grand vase à grains ébréché et une cruche sans fond.

— Et ça ?

Ah mais non ! Ça, elle ne le cédera pas ; ça ne vaut rien ; c'est cassé ; tout le monde se moquerait d'elle ; elle serait déshonorée, si on savait, non seulement qu'elle a vendu des pots à un homme, mais à un homme étranger, et encore des pots pas intacts, inutilisables ! Elle s'anime, elle prend les assistants à témoin, et tous les assistants, femmes et enfants (heureusement, pas un seul homme n'était au village) lui donnent raison.

Je tenais toujours les deux poteries. Et je dis tout à coup à Omar :

— Très bien, dis à ta cousine que je lui prends ses pots tout de même, mais sans les acheter ; je les emporte, parce que j'ai l'ordre du gouverneur, et du

sous-préfet, et de l'administrateur, et du garde-champêtre, et du sheïkh du village d'emporter des pots cassés. Dis-lui aussi que je suis un peu maboul, et que je te donnerai à toi un franc pour chaque pot.

Le petit Omar, dix ou onze ans, me regarda d'abord stupéfait. Mais me voyant sourire, il comprit, sourit aussi, et prenant le ton de commandement qui convient à un homme en présence d'une troupe de femmes, il traduisit mes paroles avec force. Le silence s'établit instantanément ; la cousine inclina la tête, sans mot dire, et je donnai deux francs à Omar, qui aussitôt les donna à sa cousine. Je me rassis, et le silence dura.

Puis la cousine dit quelques mots à l'une des assistantes, qui sortit et revint bientôt avec un pot usagé qu'elle me remit. Ce pot-là, puisque je pourrais l'utiliser, devait être sans défaut : jouant mon rôle, je le fis sonner, j'y fis verser de l'eau, je cherchai les fissures possibles, et après dix minutes de réflexions et d'investigations, je remis un franc à la propriétaire. Les

autres femmes refusèrent de m'en chercher encore.

Je dis alors à Omar :

— Retournons dans le premier village avec ton autre cousine ; car il n'est pas juste que, si j'ai donné des francs à cette cousine-ci, l'autre n'ait rien du tout. Et, sûrement, elle trouvera chez elle, ou dans son village, d'autres poteries blanches.

Le petit Omar, les cousines et l'assistance louèrent la bonté du raisonnement et nous partîmes en bande de près de quarante personnes. En tête marchaient Omar et les deux cousines ; derrière, j'avais échelonné quatre porteurs de pots ; j'arrivais ensuite, surveillant mes trésors et retenant l'avalanche qui me suivait. Vrai ! courir des sentiers kabyles à deux heures d'une après-midi d'août, ce ne serait encore rien, peut-être, si l'on ne frissonnait à chaque instant de voir fracasser des objets qui coûtent tant de peines !

Dans l'autre village, j'obtins encore trois poteries ; j'appris d'autres détails de fabrication ; et des femmes surgirent, qui voulurent me vendre des bijoux, des

couvertures, des ceintures. Je finis, assourdi par les criailleries, par acheter une énorme ceinture de femme, un *agous* en laine avec des *tisfifine* (pendeloques) ornés de fils métalliques qui délimitent des losanges de laine diversement teinte.

Vers cinq heures et demie notre procession reprit le chemin des hauteurs, toujours avec Omar en tête, suivi de mes sept porteurs. Nous fîmes dans le jardin de l'école une entrée triomphale. M. Donnain était de nouveau là, à lire son petit volume du XVIII^e^ siècle. Je bus encore d'excellent vin frais, presque jusqu'à la tombée du jour. Alors arriva un gosse envoyé par mon cocher, qui s'étonnait de ma disparition. Il y avait encore à rejoindre la voiture, puis vingt-cinq kilomètres jusqu'à Bougie. M. Donnain me prêta une caisse, où je mis délicatement ma récolte.

Quant à la ceinture, je lui dois sans doute d'avoir évité une bonne pleurésie. J'étais en nage en montant en voiture et quand nous fûmes dans la vallée, il s'éleva un vent froid désagréable ; je n'eus qu'une res-

source, ôter d'abord ma veste, et m'entortiller l'*agous* autour de la poitrine. J'arrivai dans cette tenue à Bougie, vers dix heures. Le propriétaire de l'Hôtel de France eut pitié de moi : il me fit servir à dîner tout de même. Je n'avais, de toute ma journée, rien mangé, ni bu autre chose que deux bouteilles du vin des vignes de M. Donnain. Mais j'avais sept poteries de Toudja, authentiques, blanches à dessins noirs et rouges.

CONSTANTINE : LES TROIS QUARTIERS

A Constantine, un dimanche soir de juin, étouffant. Le sirocco, disent les gens du pays. Une buée grise, très sèche, flotte sur la ville. Je vais chercher de l'air respirable au-dessus des gorges du Rummel, sur le pont suspendu. Au loin, des montagnes nues se découpent noires sur une mince bande rouge, liséré d'une immense toile vert pâle.

Je reviens par le quartier juif aux ruelles tordues. Les façades sont ternes. Par endroits, un bec de gaz brûle avec peine, alourdi. Et partout grouillent et vocifèrent les Juifs du mellah.

Ils sont, en groupes, par terre. De gros pères de

famille à larges pantalons brun sombre, à vastes turbans, s'appuient, à demi assoupis, aux coins des portes, sur la marche du haut, à côté de vieux qui trônent, discutant d'affaires. Au-dessous, échelonnées, les vieilles femmes et les jeunes crient d'un ton aigre un arabe aux accents de yiddish ; les voyelles grimacent, les consonnes craquent, claquent, se déchirent. Les Juives maigres semblent désossées ; les grasses sont vautrées. Au milieu des rues, des bandes d'enfants aux gestes incomplets se poursuivent, se tiraillent, dégringolent, piaillent, cependant que les tout petits, ventre et sexe à l'air, dorment détendus dans les immenses jupes des matrones accroupies.

La chemisette en guipures vulgaires, chiffonnée de sueur, découvre les cous, et les nuques, et le haut des poitrines molles, bouffant aux épaules et cerclant les bras au-dessus du biceps, des bras qui semblent des cuisses. Sur la dentelle avachie colle le corsage violet sombre ou brun rouge des vieilles, bleu clair ou vert clair des jeunes femmes. Dans le dos, le corsage re-

monte en pointe, menaçant la nuque, et devant, il s'échancre en carré, donnant aux seins la forme d'un unique rebord boudiné. Rares en ce coin, les filles nubiles se reconnaissent à leur petit hennin découvert que cette année la mode veut incliné vers la droite, le petit hennin de velours grenat, vert ou violet, et qu'on doit recouvrir du fichu à franges après le mariage.

Des gestes de tête et d'innombrables gestes de bras. De tous côtés scintillent par intermittences des boucles d'oreille, des colliers, des bracelets d'or vert, et d'or jaune, et d'or rouge. Quatre, cinq, six, sept bracelets à chaque bras, simples anneaux ronds, ou torsades à boules en filigrane, ou larges anneaux plats découpés à jour et ciselés.

Des odeurs d'aisselles se mêlent au relent des oignons grillés. Les voix aigres font vibrer les murs des maisons. Les bras nus, ces horribles bras nus, par centaines, par milliers, gros, informes, se contournent, caressent, frappent, comme libres, comme détachés des corps sombres, comme autant de serpents blan-

châtres. Clairs, par-dessus les cris rauques, les paroles et les bruits, sonnent les bracelets d'or.

Des rues qui s'enchevêtrent, des impasses, de petits carrefours. Je tourne perdu, sans autre idée que de fuir cette fournaise odorante et bruyante. Les bras nus me poursuivent ; la sonnerie des bracelets m'hypnotise ; je bute contre les genoux, dans les vastes robes à plis ; je bouscule des marmailles affolées ; je m'affole peu à peu moi aussi ; je commence à courir.

Et tout à coup : plus rien ! J'entends derrière moi les rumeurs abhorrées, je sens autour de moi les relents d'aisselles et d'oignons ; devant moi, encore des ruelles tordues, des impasses, des murs blanchâtres et morts ; mais pas un bruit, pas un son, le silence, l'orgueilleux silence du quartier musulman.

Je m'arrête suffoqué. Si brutal, le changement d'abord était un vrai sortilège : le coup de baguette du magicien maughrébin des contes réveillant le prince d'un cauchemar nocturne.

Puis, presque calmé, à pas lents et graves, les

mains au dos comme un sheïkh vénérable, j'avance par les ruelles arabes. Sous une longue voûte, des étalages de fruits, et des hommes en blanc burnous qui causent à mi-voix. Voici, éclairés violemment par le bec à acétylène d'un café maure tout proche, des piments sanglants, des figues et des aubergines violettes, des abricots énormes, et toutes sortes de choses colorées qui sont gaies, et qui invitent aux délicates gourmandises. Je mange des abricots, des figues, de jolis raisins tout nouveaux, frais cueillis, assis sur un banc de pierre, à côté des Arabes silencieux qui me regardent sans étonnement ni curiosité, et qui ensuite reparlent de leurs petits comptes : *zoudj douro, tlâta frank ou nous*, deux écus, trois francs et demi. Il paraît que c'est trop cher. Quoi ? Leur discussion me repose ; j'entre au café maure en écouter d'autres.

Là aussi des hommes, rien que des hommes, sans marmaille ni femmes braillardes pour troubler la quiétude masculine, ses divertissements certes, mais aussi ses réflexions pratiques, et ses rêves obscurs, que sus-

cite une maigre *nouba*, flûte aux décors rouges et accordéon italien à touches innombrables. Chaque musicien joue son air sans s'occuper du camarade, et cet enchevêtrement de notes qui se méprisent coupe le fil des pensées et entraîne dans un monde un peu fou, où les discordances logiques et les contradictoires cessent de s'opposer, mais s'harmonisent.

Des lanternes de couleur rappellent les gonfarons des processions savoyardes ; des anneaux en papier rose, vert pomme ou jaune s'enguirlandent de coins en coins. Aux murs s'aplatissent en fresque des cyprès impossiblement verts et pointus, séparés par de larges lignes droites de sang frais ; un trait noir délimite une colline ; et dans ce paysage simple circule un bateau, où des ronds indiquent les canons, et qu'un étendard immense déclare turc.

Mais voilà que ce silence de tout un quartier m'absorbe et m'anéantit. Je me sens trop seul peut-être, trop loin de tous ces Musulmans ? Ou bien la réaction de mon excitation de tout à l'heure ? Ou tout simplement le si-

rocco ? De seconde en seconde augmente cette sensation douloureuse que je sombre dans le silence. Décidément, il faut marcher.

Et me voilà errant de nouveau dans des ruelles vides. De temps en temps je m'accote contre un mur, regardé en plein visage par les quelques Arabes qui passent. Non, ça ne va pas. Allons, du courage, rentrons dans la civilisation, dans ma civilisation. Et grimpant la première rue montante que je rencontre, je débouche dans la rue de France, puis je monte un escalier, et me voici sur la place du Palais, en plein quartier français.

Un kiosque, la musique des zouaves, une foule endimanchée, des terrasses de cafés : c'est exactement mon affaire. Au premier café, défense de s'asseoir ; il est réservé à ces messieurs les fonctionnaires. Je traverse la place en diagonale, je m'asseois au deuxième café ; défense de s'asseoir ; il est réservé à ces messieurs les officiers.

Il reste encore un café pour les manants. Je m'y

installe ; on m'octroie une boisson glacée. Sauvé !

Autour du kiosque piétinent lentement, tournent, tournent, tournent, raides et propres, pères et mères de famille dignement tirant garçons et filles accrochés et tout petits enfants, perdus dans les jupes et les pantalons, qui ne voient rien, et n'entendent rien, mais se préparent à leur fonction sociale.

Bocks, glaces et limonade. Les épouses se détaillent et se méprisent ; les époux se redressent et saluent. Les cuivres secouent les entrailles ; un solo de fifre chatouille les nez.

Kiosque, musique, manège, regards, idées, bocks, glaces et limonade : importation métropolitaine, marque de fabrique garantie, patriotique.

Laquelle, de ces trois civilisations, vaut mieux ? — Non : valait mieux à Constantine ce dimanche de juin, où le sirocco desséchait les cerveaux ?

EN PLEIN SAHARA

Un ami me raconte : « J'étais complètement acclimaté au Sud, au vrai Sud, celui du Sahara, où l'on peut errer des jours et des jours sans rencontrer personne. Il y a trois zones dans le Sahara. La première est celle des grandes routes de caravanes. Elles suivent les lignes de points d'eau. Il faut faire telle ou telle étape en tant ou tant d'heures, et par suite, tout le long des lignes, il y a une certaine régularité dans le mouvement des groupes qui se déplacent. Si une caravane part tel jour dans telle direction, on peut dire d'avance à quel moment elle se trouvera au point d'eau A ou au point d'eau B. Il y a des rencontres de caravanes tout

le long des lignes ; on échange à la hâte quelques nouvelles, on se transmet des commissions. Donc, sur ces grandes routes qui ont parfois plusieurs centaines de mètres, parfois quelques mètres à peine de largeur, on reste entièrement dans la vie sociale ordinaire.

« De chaque côté des routes de caravanes, sur des distances variables s'étend la deuxième zone : ce sont les terrains de parcours des tribus nomades ou semi-nomades. Là, les rencontres sont déjà plus rares. Il m'est arrivé d'y passer plusieurs jours de chasse sans voir à l'horizon de figures humaines. Dans cette zone, il y a des endroits plus ou moins humides, mais qui le sont assez pour qu'une maigre végétation puisse nourrir des moutons et des chameaux. En certaines régions, des millions de petites vagues sont crêtées de petites touffes d'herbes qui, de très loin, donnent à l'immense étendue l'aspect d'un tapis. Les terrains de parcours de chaque tribu sont connus, et le guide sait vous dire aussitôt, quand on se trouve en un endroit, à quelle tribu doivent appartenir les quelques cavaliers

qui se meuvent là-bas au loin, fourmis microscopiques. Dans cette partie du désert, on n'est pas retranché encore totalement de l'humanité ni de la vie. Et quand la solitude pèse trop, en quelques jours de marche le guide vous conduit à un campement où les signes de reconnaissance échangés, on peut se raviver au contact de ses semblables.

« Mais dans la troisième zone, c'est autre chose. Elle est comprise entre deux bandes de la deuxième. Aucune tribu n'en désire la propriété, car là il n'y a rien, mais absolument rien que du sable et des pierres ; il n'y a pas d'insectes ; il n'y a pas d'oiseaux ; il n'y a pas d'animaux domestiques ; il n'y a pas d'hommes. Je me trompe. Si, il y a quelques hommes, mais d'une espèce particulière, d'une sorte de confrérie à laquelle je m'étais comme affilié, encourant ainsi le mépris de mes amis de grande tente. Ces hommes, ce sont les chasseurs de gazelle et d'antilope.

« Ils mènent une existence retirée parmi leurs apparentés de tente ; on les fréquente peu ; on les méprise

beaucoup ; on les redoute encore plus ; mais quand ils reviennent avec leur gibier, on les honore pour se faire donner des morceaux spéciaux. C'est avec l'un de ces hommes taciturnes et résolus que moi, Si Rabah le Victorieux, j'avais lié amitié. Peu à peu je m'entraînai à des randonnées de plus en plus longues, de plus en plus fatigantes. On marche parfois dans le sable comme dans de la neige. Il faut dégager sa jambe à chaque pas, car elle est enfoncée dans le sable jusqu'au genou. Il faut aller à pied : les chevaux crèveraient.

« C'est sûrement un dur métier, et fort peu rémunérateur. Mon guide, en dix-huit jours de marche éreintante, a réussi une fois à gagner environ cinquante sous (c'est un maximum !) que lui rapporta la vente des antilopes qu'il avait abattues à bien des centaines de kilomètres de là. Ce n'est pas pour la manger qu'on achète la chair de l'antilope, c'est comme remède contre la syphilis. Quant à la viande de gazelle, on ne la vend ni ne l'achète ; elle n'a aucune valeur mar-

chande. Le chasseur la donne à qui bon lui semble, et ce n'est que quand il a de la viande d'antilope à vendre à des syphilitiques ou de la viande de gazelle à donner à ses apparentés ou aux nobles et sheïkhs de sa tribu, friands de nourritures carnées, qu'on lui fait bon visage.

« Ces chasseurs choisissent cette profession non pas comme gagne-pain exactement, mais plutôt par suite d'un goût déterminé pour la solitude et les vastes espaces. Encore doivent-ils s'équiper d'une certaine manière. En plein été, ils se chaussent de bottes à énormes semelles superposées et forcent ainsi gazelles et antilopes à la marche. Ils en suivent une par exemple à partir du petit jour ; vers dix heures la chaleur est si forte qu'on ne peut ramasser une pierre sans que la peau des mains y adhère comme à un fer rouge. Dans cette fournaise, le chasseur saharien avance d'un pas lent et égal, suivant des yeux dans l'air étonnamment limpide et calme la bête qui bondit au loin, puis s'arrête. Très vite, ses sabots se fendent ou se décollent,

et le chasseur survenant n'a qu'à l'achever d'un coup de poignard.

« Oui, je sais ce qu'est le vrai soleil et ce qu'est le vrai désert. Si dans ces étendues vides quelque chose bouge, ce ne peut être qu'un ennemi. Du moins est-ce le seul endroit où, par principe, l'hommme inconnu soit l'ennemi absolu, qu'il faut tuer avant qu'il ne vous tue.

« Un jour qu'avec mon chasseur nous étions déjà à bien des journées de marche de nos tentes, nous aperçûmes du haut d'une colline de sable quelque chose de vivant. Nous aperçûmes? Non, c'est lui qui distingua quelque chose. Aussitôt il était couché de son long à terre, m'entraînant avec lui sans autrement m'avertir. Invisibles, il me dit :

— « J'ai vu deux hommes là-bas. Si ce sont des inconnus, nous tirons dessus ; attention à ne pas les manquer.

« A plat ventre, nous glissâmes dans le sable et, toujours couchés, nous parvînmes lentement, le fusil chargé, tout prêt, vers l'éperon qui terminait en pente

douce notre monticule. Le trajet dura une heure. Brusquement mon chasseur me toucha du coude; je m'arrêtai. Nous restâmes immobiles un moment. Puis il prit à côté de lui une poignée de sable et la jeta en l'air. Imprudent, je levai la tête. Au même moment, à un kilomètre de là, une mince colonne de sable s'éparpilla aussi dans l'air. Mon chasseur se souleva un peu et répéta trois fois son geste ; trois colonnes aussi là-bas. Alors il me dit :

— « Ça va bien ; nous nous connaissons.

« Et, debout, nous avançâmes vers deux Arabes déguenillés, tous quatre le fusil chargé à l'épaule. A portée de voix, mon guide commença de causer. Ils répondirent qu'ils étaient en effet un Tel, fils d'un Tel, avec un Tel, fils d'un Tel. Nos groupes se joignirent, armes bas. Mais mon chasseur m'avait dit à mi-voix :

— « Ne lâche ton fusil sous aucun prétexte. Ils ne sont pas commodes.

« Alors nous palabrâmes, assis deux par deux à quelques pas les uns des autres. C'étaient aussi des

chasseurs d'antilopes. Ils voulaient savoir qui j'étais. Mon surnom de Si Rabah ne leur disait pas grand' chose et je dus établir une généalogie choisie, par laquelle je me faisais descendre de personnages connus du désert tout entier. L'un des deux avait un abord assez engageant. Mais l'autre, un petit vieux aux yeux perçants, ne cessait de me dévisager que pour regarder mon fusil, qui sans doute lui aurait plu. Je crois bien que mon chasseur n'avait pas non plus, pour sa part, une réputation sans tache : ils le traitaient avec un certain respect.

« Nous nous étions rencontrés sans accrocs. Le difficile maintenant, c'était de se quitter sans dommage. Par une série de petits mouvements, nous nous fîmes comprendre réciproquement que l'entrevue avait assez duré. D'un commun accord nous nous levâmes à la même seconde, et nous partîmes pas groupes de deux, faisant un angle d'environ trente-cinq degrés, fusils épaulés, le corps oblique, sans nous quitter des yeux. Parvenus à l'arête sablonneuse, nous deux prîmes à

droite, eux deux prirent à gauche ; quelques instants après nos deux groupes ne se voyaient plus. Aussitôt mon chasseur me fit faire un angle droit, et nous nous éloignâmes à grands pas vers des régions qui fussent plus désertes encore. »

HISTOIRE BANALE

Il y a dans une petite vallée quelques cabanes de branches ou quelques maisons en pierres sèches recouvertes de joncs entrelacés, ou de fibres de palmier nain parallèles, ou d'une toiture en terrasse. Au-dessus s'étendent des pentes caillouteuses où poussent des broussailles ; aux alentours du hameau de petites levées retiennent une faible épaisseur de terres végétales ; plus bas encore, des terrasses primitives. De petits fossés distribuent aux légumes et aux oliviers une eau dont la moindre goutte vaut trois fois son pesant d'argent. Les gens sont tous apparentés. Ils vivent chichement, sans grandes récoltes, mais sans

grands besoins. Il est rare que même les hommes s'éloignent pour aller au marché voisin, distant de bien des kilomètres de sentiers pénibles, ou pour s'engager sur quelque propriété de colon pendant la moisson des avoines, des orges et des blés.

Par hasard passe un jour dans ce vallon un Espagnol. Il a soif, il demande à boire. On lui donne à boire. Il se repose à l'ombre d'une maison ou d'un arbre, puis repart défricher des terres encore rongées de palmier nain ou travailler à ce qu'on connaît en ces pays de de plus pénible. Car seul l'Espagnol, sec, nerveux, sobre, acclimaté de naissance, peut faire ici œuvre de défrichement et de terrassement en plein soleil. Il se contente de nouer sous son éternel feutre noir un mouchoir crasseux dont les coins lui retombent sur le cou.

Des mois passent. L'Espagnol a économisé quelques douros. Il n'a pas oublié le hameau ombragé ; d'un coup d'œil, il avait vu les bonnes terres inutilisées. Il revient, minable, traînant à sa suite une femme

maigre aux yeux brillants et des petits plus sauvages que les enfants des Arabes et des Berbères. Il arrive au village, choisit pas trop loin du ruisseau un petit coin non cultivé, y édifie un gourbi baroque où il s'empile avec les siens. En quelques heures, il est installé à couvert des intempéries.

Puis il s'en va demander que, par grâce spéciale, les gens le laissent vivre là : il n'y a rien ; ces terres ne servent à personne ; il rendra des services ; il participera aux corvées communes ; il fera les commissions à la ville ; il prêtera ses outils et ses bras à qui voudra. On discute. Il est là. Chacun a de quoi vivre ici. Il a l'air assez doux. S'il gêne, on le chassera. Car ce bout de terre appartient tout de même à un Tel fils d'un Tel, comme en peut témoigner la mémoire collective du hameau. Quelques jours se passent en discussions. Et on laisse l'homme tranquille, puisqu'on ne l'a pas fait déguerpir dès le premier jour.

D'ailleurs ces étrangers achètent des légumes pour manger ; ils paient en monnaie de bon aloi. Après

quelques mois, l'Espagnol a défriché les alentours de sa cabane ; il a dépassé aussi les limites, d'autant plus imprécises qu'il s'est gardé de planter une haie ou d'édifier une barrière. La terre est bonne. On arrose en allant chercher de l'eau à la source ou au ruisseau. C'est la femme qui va, crainte d'éveiller les susceptibilités musulmanes. Il y a un travail à faire en commun ; l'Espagnol fait à lui seul, avec ses outils, plus de besogne que trois Indigènes ensemble. Il a rendu pas mal de petits services aux uns et aux autres. Aussi quand, avec sa pioche, il dérive un peu de l'eau du ruisseau en s'arrangeant pour ne pas empiéter sur les quantités qui appartiennent aux voisins, nul ne lui dit quoi que ce soit.

Maintenant que l'eau vient seule, on peut défricher encore ; on peut descendre la pente, compliquer les canaux de dérivation. Trois ou quatre ans après, tout un pan de talus est en plein rapport horticole, avec un minimum d'arbres. Les Espagnols ont horreur des arbres et des oiseaux. La cabane de branches est deve-

nue une maison en pierres sèches à plusieurs chambres, avec des murs épais et des fenêtres qui semblent des meurtrières. Deux ou trois fusils chargés sont cachés dans un coin. Les années passent, les vieux du hameau meurent, les fils de l'Espagnol grandissent, les terres défrichées s'étendent : il a bourriquot et, bientôt, cheval.

Mais voici que les cultures des voisins se sont, elles aussi, étendues ; les Indigènes aussi ont défriché ; la population a augmenté ; un beau jour, pour une vétille, surgit un conflit dont l'Espagnol a souvent préparé de longue main la genèse. Il a vendu des produits au marché et possède assez d'argent pour acheter des témoins. On porte le différend devant les autorités. L'Espagnol prouve aisément qu'il est établi là depuis tant et tant d'années ; il en ajoute cinq, ou dix, ou quinze de plus que le compte vrai. De l'aveu de tous, ces terres étaient « sauvages ». Donc elles n'étaient à personne. Sinon, pourquoi l'aurait-on laissé s'y établir? Le résultat, c'est qu'on régularise, qu'on enregistre, que le fisc encaisse, que l'Espagnol est défi-

nitivement propriétaire de tant et tant d'hectares.

Fort de ses droits, il attaque à son tour ceux des Indigènes. Cette portion de montagne ferait son affaire pour des vignes ? Il trouve des complaisants, de faux témoins, il crie, il menace, il frappe ; s'il le peut, en coupant des canalisations, il affame. Beaucoup abandonnent cette lutte inégale. Les opposants sont réduits à merci. D'autres sont asservis par les prêts usuraires.

En vingt ans l'Espagnol est seul propriétaire des terres du hameau, dont les anciens habitants ignominieusement errent de côtés et d'autres, grâce à la paix française.

Cela se passe ainsi dans le département d'Oran ; cela commence aussi à se passer ainsi dans les régions marocaines proches de l'Oranie, dont nos armées ont déjà assuré la pacification. Ainsi s'implantèrent, en leur temps, les Egyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Celtes, les Normands, les Burgondes...

Je le répète : c'est une histoire banale.

COULEUR LOCALE

Je n'ai éprouvé en Algérie aucune désillusion. Tout au contraire : j'y ai trouvé de la « couleur locale » bien plus que je ne croyais qu'il en existât encore. Pourquoi ? Ceci exige quelques explications.

J'ai fait la majeure partie de mes études, de septième en rhétorique, au lycée de Nice, soit comme demi-pensionnaire, soit comme interne. J'y eus comme proviseur M. Grandsaignes d'Hauterive, aux allures d'officier impérial, terrible en paroles, à cheval sur la discipline, comme on dit, mais très affectueux sous ses airs bourrus et surtout à l'égard des originaux. Je l'étais pas mal, original ; insolent aussi,

mal noté pour ma conduite, travaillant par à-coups et alors, quand cela me disait, décrochant premières places et prix. Mais à certains moments, je ne fichais littéralement rien que me chauffer au soleil, apprendre à jouer du couteau et m'initier avec les pires voyous de la Boîte aux finesses du patois *niçart*.

Je me fis ainsi des amitiés utiles : je veux dire qu'ainsi je pus, au lieu d'aller en classe, vagabonder le long du Paillon, passer des heures en mer avec des pêcheurs qui chantaient de monotones complaintes, fréquenter par grâce spéciale des contrebandiers de Beaulieu, et les jeudis et dimanches de promenade, quand on allait à Villefranche, disparaître avec quelques bons copains à un détour de sentier, dégringoler vers certaines guinguettes louches où nous attendaient de petites filles accueillantes, de la chique américaine et du vin blanc. Puis, comme immuablement les potaches sages s'en revenaient par la Corniche, nous avions soin d'être embusqués à point nommé en quelque coin et de rejoindre la troupe. Nos pions ne

faisaient l'appel, comme exprès, qu'au moment de rentrer en ville, sauf un qui nous ennuya si souvent qu'à la fin, une nuit, nous le jetâmes du deuxième étage par la fenêtre après l'avoir ficelé entre deux matelas. Je parle d'il y a vingt-cinq ans. Il paraît que les mœurs, même à Nice, se sont... mettons : adoucies.

Il paraît aussi que tous ces sentiers entre deux haies de roses, que tous ces figuiers aux petits fruits âcres, que ces champs d'oliviers, que ces repaires à contrebandiers et à petites filles ont disparu. Je crains qu'en effet la sauvage campagne de l'ancienne Nice, qui par tant de traits rappelait la Corse toute proche, soit maintenant polluée comme le sont les banlieues parisiennes. Aussi plus jamais de ma vie n'irai-je à Nice.

Après le tremblement de terre, ma famille loua deux tramways, notre maison étant à moitié démolie. Et comme le lycée était fermé à cause d'une énorme crevasse qui balafrait l'un des grands murs, j'eus cinq semaines de vagabondage. J'ai vu alors bien des points

de la côte, jusqu'à San Remo d'une part, et de l'autre jusqu'à Marseille. Aussi l'Algérie m'a-t-elle fait l'effet du déjà vu, mieux que cela, du déjà aimé. Je ne m'y sentis pas transplanté, ni dépaysé, mais au contraire reporté par magie à vingt-cinq ans plus tôt, dans une nature sauvage, libre, fortement odorante et colorée.

C'est beaucoup, cela, quand on est en voyage, que de se sentir caressé par la nature. Les oliviers, les pins, les chênes-liège, les chardons, les pans de terre brûlés, la brousse grisâtre, les troupeaux de moutons, les hommes immobiles drapés de haillons, avec leur nervosité sous-jacente qu'un rien fait jaillir en étincelles : tout cela me rajeunissait comme la rencontre d'un ami d'enfance perdu de vue pendant des dizaines et des dizaines d'années. J'ai étonné quelques nouveaux amis, d'Algérie, par mon peu d'étonnement devant leurs paysages. Je ne pouvais pas m'étonner comme se serait étonné un Français du Centre ou du Nord. Mais de ce que je ne m'étonnais pas, cela n'a pas signifié que je n'eusse pas compris, ou senti, le charme

de la nature algérienne des côtes. Si, la Grande Kabylie m'a été nouvelle. Supposez un de ces tas de sable que nos cantonniers agglomèrent géométriquement sur les bas-côtés de nos routes, mais gigantesque, et qu'Allah ait fait couler de très haut sur le plateau, d'un arrosoir monumental, une pluie séculaire. Telle la Kabylie : il reste des fragments du plateau primitif, mais de toutes parts séparés par des ravins presque à pic d'une profondeur incroyable. Quand on est à Fort-National, ou mieux encore vers Icheriden, ou quand on va par Yakouren au col de Taourirt-Ighil, vers le village de Kebousch, on est sur l'une des hautes crêtes subsistantes et tout autour de soi on voit comme des lames de couteaux qui, parallèles ou se croisant, surgissent du sous-sol fondamental, hérissées et menaçantes. C'est sur ces arêtes que perchent les villages kabyles.

Je ne suis pas allé dans le Sud. J'ignore le vrai désert. Peut-être me saisirait-il comme il en a saisi d'autres. Mais je crois que non. J'ai trop subi déjà la déformation professionnelle. Faire des recherches d'ethnogra-

phie et de folklore, ce n'est déjà plus un travail, ou une occupation, ou une distraction : c'est une nécessité organique, à laquelle je dois céder sous peine d'être, sinon malade, du moins déséquilibré de ma vie normale. Alors, le désert..., oui, peut-être..., mais pour y étudier des nomades, ou, mêlé à une caravane, faire causer des gens et en tirer des légendes et des contes.

Me sentant bien dans le pays, je ne fus troublé que par une inconnue : l'homme. Entendons-nous. J'avais lu sur l'Algérie au moins deux mille pages de livres et articles du genre dit sérieux et scientifique, pour constater tout juste qu'on ne possédait encore sur les techniques des indigènes, et sur cette partie de leurs arts qui répond à ce qu'on nomme en parlant des Européens l'art populaire, que des renseignements fragmentaires et superficiels.

Je comptais donc faire comme lorsqu'on étudie des Masaï ou des Australiens, des Esquimaux ou des Peaux-Rouges : aller dans les villages mêmes, y rester

quelque temps et conduire ainsi des enquêtes complètes de proche en proche.

Ah bien ! J'ai dû déchanter ! Je n'avais oublié qu'une chose. C'est que l'Islam oppose aux enquêtes ainsi voulues une barrière continue. Songez donc : il est impossible de faire causer, d'aborder amicalement, d'employer comme domestique précisément la partie de la population qui fait les poteries, qui tisse les étoffes, qui conserve avec un soin jaloux les formules magiques, les pratiques superstitieuses, les vêtements traditionnels : les femmes. Quant aux enfants, on n'en peut obtenir aucun renseignement ; dès leur jeune âge, les garçons sont insupportables d'orgueil mâle et musulman ; les filles sont surveillées de près et tour à tour timides ou effrontées, mais sauvagement muettes sur tout ce qui touche à la vie féminine.

Ecarté le premier soupçon, que mes demandes, mes dessins, mes notes devaient servir à établir et à répartir des impôts nouveaux, je me trouvais désemparé. Essayer de faire une enquête méthodique sur des villages

tout entiers, il n'y fallut pas songer. Peut-être y aurais-je réussi en dépensant des sommes exorbitantes, ou plutôt en m'établissant dans chaque village pendant deux ou trois semaines. C'est pourquoi je résolus bientôt de n'étudier que quatre ou cinq séries de faits : maisons, décors muraux, tatouages, décors d'objets usuels, poteries, tissage aux cartons, instruments des orfèvres de village, sculpture sur bois, bref ce qui pouvait se voir en passant, ou en ne restant dans les demeures que quelques minutes. Du costume féminin, je n'ai pu examiner comparativement que les ceintures, qui d'ailleurs changent de tribu en tribu.

Même en restreignant ainsi mes recherches, j'ai été en contact direct avec bien des gens, hommes et femmes, et de bien des tribus différentes, de Tlemcen à Constantine, ce qui donne une distance équivalente à celle de Nancy à Bayonne, en ligne droite. En France aussi, la variété des maisons, des costumes, des dialectes serait considérable le long de cette ligne. Comme c'est précisément ces variations que j'étais venu étudier, on

peut s'attendre à ce que la « couleur locale » ne m'ait pas manqué. Ou plutôt, là où un autre n'en aurait vu que quelques nuances légères, j'ai pu découvrir des teintes bien tranchées, puis des oppositions, des heurts et des combinaisons, ou des transitions entre ces teintes fondamentales.

Voici ma raison pour écrire tout ceci. Quand un Français de France met le pied en Algérie, il peut s'attendre à ce que les Français du pays lui répètent à satiété : Vous voulez voir des Indigènes ? Mais il n'y en a plus ! ils n'ont plus rien d'intéressant ; il n'y a plus d'intérieurs mauresques ; il n'y a plus de bijoux berbères, car ils viennent de France, d'Allemagne et d'Autriche. Les poteries kabyles ? Mais on les fait à Fort-National et vous en trouverez tant que vous voudrez dans les boutiques d'Alger. Tlemcen ? Mais depuis qu'on a percé la rue Eugène-Etienne, le quartier arabe n'a plus aucun intérêt, et quant au quartier juif, c'est un cloaque. Bougie ! Bah, il y avait des Kabyles derrière les casernes, mais maintenant on n'y

voit que des Italiens. Oran ? le fameux village nègre? Mais c'est habité uniquement d'Espagnols. Constantine ? Ah oui ! les costumes du Moyen Age que portent les Juifs ? Mais non ! les Juives se fournissent au Bon Marché et les Juifs à la Belle Jardinière ; le village des Beni-Ramassés ? oui, oui, c'est un ramassis de pouilleux qui fainéantent et mendient, ne travaillent à rien de rien. Alger ? la Kasbah ?

Ici, un paragraphe spécial. Mon Dieu ! m'en a-t-on dit sur la déchéance de la Kasbah d'Alger ! Une dame, qui était venue en Algérie il y a une vingtaine d'années, avait commencé le feu : Vous savez, inutile d'aller dans la Kasbah ! Ah, autrefois, je ne dis pas, c'était très intéressant, très pittoresque ; mais maintenant, il n'y a plus rien. Voilà le refrain : il n'y a plus rien ! Je l'ai entendu au moins cent cinquante fois. J'ignore encore de quoi l'on a voulu me parler. Est-ce des maisons de prostitution ? Ce n'est pas ça qui manque. Non qu'elles m'intéressent, d'ailleurs. Mais je dois bien constater qu'elles pullulent, attendu qu'il y en a des tas,

qu'un amateur local m'a désignées mais que seuls des Algérois connaissent.

Je crois volontiers que dans l'ancienne Kasbah il y avait plus de boutiques-ateliers et, dans ces niches oblongues, une plus grande variété de petits métiers ; je sais aussi que beaucoup de ces petits métiers autrefois florissants ne sont plus représentés aujourd'hui que par deux ou trois artisans.

Les basses parties de la Kasbah sont envahies par une population espagnole, laquelle a d'ailleurs importé à son tour de petits métiers de chez elle ; telle la fabrication des espadrilles de corde sur un gros billot de bois lisse muni à peu près en son centre d'un piquet de fer autour duquel l'espadrille tourne à plat à mesure que les torons s'ajoutent l'un à l'autre en spirale allongée.

Je fus d'abord hypnotisé par ces affirmations unanimes, et je restai trois jours à Alger sans aller à la Kasbah. Enfin, par simple acquit de conscience, je me décidai à y grimper, en compagnie de mon ami

William Marçais. Ah ! quelle surprise et quelles joies !

Du tisserand et du brodeur sur cuir au fabricant de bracelets et de bagues en corne, combien de métiers en pleine activité, que nul n'avait étudiés ni décrits et dont on pouvait saisir la technique dans ses moindres détails sans dire mot, ni même attirer l'attention des ouvriers. Et ces marchands d'objets en vannerie ; et ce petit vieux qui, dans une sorte d'antre obscur, a accumulé toutes sortes d'instruments de musique ; et chez ce réparateur de serrures indigènes compliquées, cette collection d'amulettes dont l'une vaut à elle seule trois cents francs, car elle a, paraît-il, sauvé de la mort vingt-sept personnes compté juste ! Pendant huit jours, l'an dernier, pendant un mois cette année, j'ai passé toutes mes matinées à errer dans la Kasbah d'Alger et j'y ai trouvé des tas et des tas de choses.

De plus, j'ai découvert que ce qu'on prétendait disparu existe encore, mais dissimulé. Il y a des métiers, comme le tissage aux cartons, qui occupent à Alger

près de cent cinquante personnes qui ne louent pas un atelier sur rue, mais travaillent dans des chambres d'habitation.

Dès qu'on a le mot de passe, on peut aller dans les maisons et d'un de ces ateliers à l'autre, petites chambres qui donnent sur la cour intérieure. Il y a telle de ces maisons qui semble morte, munie de minuscules fenêtres grillées sur la rue et qui, à l'intérieur, contient dix à quinze chambres-ateliers et dans chacune des gens travaillant à trois ou quatre métiers distincts. Ceci s'applique surtout à la passementerie : fabrication des franges, des petites houppes, des boutons de diverses formes recouverts d'étoffes, broderies au point d'Alger, dentelles, ouvrages en perles, etc.

Enfin dans les quartiers mi-européens, comme les rues qui avoisinent l'Archevêché et le Palais d'Hiver, il y a les épiciers mozabites, qui vendent de tout et chez qui l'on peut se procurer des choses de l'Extrême Sud pour peu qu'on reste à Alger le temps d'attendre l'aller de la commission et l'arrivée de la commande. Dans

la rue de la Lyre, vous pouvez faire déballer des tapis du Djebel Amour et des ousadas ou des tellis (sacs pour mettre sur le bât) provenant des quatre coins de l'Algérie.

Sans doute, les costumes indigènes tendent à disparaître ; mais ce n'est que le plus superficiel de la « couleur locale ». Pour le touriste qui a des idées toutes faites sur l'exotisme, et qui s'attend à du Chateaubriand, du Lamartine, du Gérard de Nerval, du Théophile Gautier, pire encore : à du Victor Hugo, la Kasbah semblera mesquine, sale, nauséabonde et surfaite ; Tlemcen, terne et minuscule ; Constantine quelconque et mal odorante. Pour moi, dans les quartiers indigènes de toutes ces villes, j'ai appris beaucoup de choses et je me suis lié avec des artisans de métiers très divers, causant avec eux pendant des heures, de toutes choses.

Au village nègre d'Oran, j'ai découvert des techniques marocaines ; dans le village arabe de Constantine, dit des Beni-Ramassés, j'ai fait une enquête inté-

ressante sur la décoration des flûtes en roseau et j'ai déniché un métis nègre qui sculpte avec adresse des décors délicats sur des cornes de bœuf devant servir de tabatière.

De la couleur locale ? Mais j'ai été tout ce temps transporté dans la vie du Moyen Age, avec ses tout petits métiers, dont le gain presque ridicule, quelques sous par jour, fait vivre cinq, dix, douze personnes ; j'ai vécu là avec l'artisan quelconque qui écoule tant bien que mal à une clientèle traditionnelle des produits mal soignés et non finis, et avec l'artisan artiste qui dans la fabrication d'un bouton recouvert de soie fine, ou dans le tissage aux cartons d'un ruban à dessins géométriques, dans la ciselure d'une agrafe triangulaire ou la sculpture d'un porte-qoran, met tout ce qu'il possède de don artistique et d'originalité orgueilleuse.

La couleur locale n'est pas dans les choses : elle est d'abord en nous, dans notre manière de voir la réalité ; puis nous la superposons à la réalité, que nous défor-

mons, et c'est cette vision déformée que nous rapportons de voyage et que nous imposons à notre entourage. Il y a les deux pôles, comme en électricité. L'opinion négative, qui ne voit comme « couleur locale » partout que du noir et du gris, est la plus répandue, et tout aussi fausse que l'autre.

La littérature du dernier siècle nous a imposé tant de visions, et si disparates, des réalités vivantes, que nous sommes esclaves d'une tendance complexe aux désillusions les plus diverses. Orient, Afrique, Algérie, Kasbah, Burnous, Désert : chacun de ces mots, à force d'avoir servi de réceptacle aux images et aux sentiments de plusieurs générations, a acquis des harmoniques de plus en plus nombreuses ; faites-les résonner ensemble et vous aurez quelques accords, mais plus encore de dissonances douloureuses. On doit s'attendre à ces blessures, quand on voyage. L'ethnographie, je crois, en atténue la profondeur et la durée, parce qu'elle découvre beaucoup de choses cachées au vulgaire et accroche automatiquement aux impressions

et aux sentiments, des raisonnements. Dès que l'homme se réfugie dans l'activité purement logique, il trouve le calme intérieur et peut jouir de ce que le monde extérieur lui apporte d'agréable et de beau ; le déplaisant ou le laid cesse d'être perçu ; ou, s'il est perçu, il est situé à sa place convenable, et devient neutre.

DISCOURS SUR LES PUCES

Ce qui rend l'Indigène si nerveux, ce n'est pas l'Islam, c'est la Puce.

Ceci n'est ni une boutade, ni une plaisanterie, ni un paradoxe. C'est une formule qui conclut un raisonnement fondé sur des faits contrôlables. C'est une vérité. Peut-être ne suis-je pas le premier à l'avoir découverte. Mais je l'ai découverte tout seul, avec, s'entend, l'aide des intéressées, je veux dire des puces en personne.

Comment j'y parvins, cela vaut la peine d'être exposé. On se souvient qu'il y a trois ans certains quartiers de Paris furent envahis par une véritable nuée de petites puces noires. Nous habitions alors au

rez-de-chaussée d'une belle maison neuve de la rue Froidevaux. Ma belle-mère accusa le chien, moi j'accusai le chat, ma femme accusa mes objets ethnographiques, la concierge accusa le calorifère de la bâtisse, mes enfants accusèrent le square, la plupart des gens accusèrent les terres en sous-sol qui, malgré la profondeur des caves et excavations, avaient dû conserver de vivants souvenirs des populations préhistoriques de chiffonniers, ornement disparu de cet ancien quartier excentrique. Il y eut aussi des gens pour accuser la Commune, car à ce moment de grandes tranchées dans la rue Schoelcher mirent à jour des squelettes de prolétaires anonymes. Quant au propriétaire, il nia qu'il y eût des puces dans sa maison, bien qu'il rougît au même moment, à cause des efforts qu'il faisait pour ne pas se gratter. Plusieurs semaines, nous échangeâmes tous à ce sujet des propos aigres-doux, sans oser trop en parler aux amis et connaissances. Mais peu à peu la vérité se fit jour : toute la maison, du rez-de-chaussée au sixième, tout le quartier, tant maisons

neuves que vieilles masures, étaient infectés. Et ce fut un grand soulagement pour nos amours-propres lorsque les journaux nous apprirent qu'une dizaine de quartiers étaient envahis de puces tout autant que le nôtre.

Jusqu'ici cela manque d'intérêt : la puce n'apparaît pas encore en qualité de facteur psychologique, ce qu'elle est en réalité. Quand un appartement est plein de puces, on ne peut plus s'occuper à quoi que ce soit, même à corriger des épreuves, avec une conscience calme et un corps satisfait. On a beau être doué d'un tempérament héroïque, ce supplice prolongé, qui ne cesse ni jour ni nuit, vient à bout des plus grands courages. On s'énerve ; on finit par avoir les nerfs à vif. En ce temps, ma fille cadette avait deux ans ; blonde, c'est par dizaines que chaque matin nous trouvions des puces dans son petit lit ; ma grande avait six ans et passait ses nuits à geindre en se tournant de côté et d'autre. Les adultes ne dormaient presque plus. Le sommeil me prenait souvent en plein

jour, et plusieurs fois par jour, pour dix minutes, un quart d'heure. Notre épiderme était jaspé de cloques et de cicatrices. La vie devenait intolérable. Pour les moindres causes il y avait des grincements de dents, des scènes, des fessées, des lamentations. Cela dura quatre mois, au bout desquels seulement je réussis à comprendre les raisons de nos variations de caractère : c'étaient les puces.

J'avais épuisé toutes les hypothèses possibles et les avais abandonnées, mais les puces restaient. Quand parurent les articles de journaux, la lumière fut. Nous étions la proie d'une plaie d'Egypte. Je ne travaillais plus, ma femme, mes enfants dépérissaient, surtout la petite. Il fallait prendre un parti, car ni les feuilles de noyer, ni l'encaustique, ni le lavage du parquet au sublimé, ni les vaporisations de grésyl n'avaient eu raison du fléau. Mais j'hésitais à déménager.

Ce qui advint à des amis me décida : mariés depuis quelques années, logés non loin du Lion de Belfort, ils étaient, eux aussi, mangés de puces ; leur petite fille,

âgée de quelques mois, dépérissait comme les nôtres par manque de sommeil ; le père et la mère se disputaient. L'enfant fut envoyée chez ses grands-parents, dans le midi, où il n'y avait pas de puces ; huit jours après elle avait repris. Mais le père et la mère ne pouvaient quitter Paris et restèrent en proie aux bêtes. L'histoire finit par un divorce.

J'avais assisté à cette désorganisation familiale : elle était évidemment due aux puces. Sur quoi, en trois jours, nous avions déménagé à Bourg-la-Reine. Les quelques puces apportées dans les vêtements et les meubles ne multiplièrent pas dans notre nouvelle demeure.

Eh bien, en Algérie, la puce est endémique. Dès que vous allez sous la tente, dans le gourbi arabe ou dans la maison berbère, vous êtes mangé de puces. Elles y sont maîtresses. Aucun Algérien ne me démentira. Voilà un premier fait. Le deuxième, c'est que l'abondance des puces varie avec les régions. M. Joly, professeur d'arabe à Constantine, géologue réputé, et

qui a parcouru bien des coins de l'Algérie, du Sud et de l'Extrême Sud, m'a dit que, s'il a rencontré des puces partout, nulle part cependant il n'en a vu en telle quantité que dans le Matmata du Sud tunisien.

Dans les maisons arabes et juives de Tlemcen, et même dans les boutiques, il y a aussi des bataillons de puces bien organisés. Si vous vous asseyez dans un café maure, si vous marchandez à un dellal un tapis ou une couverture, si vous cherchez parmi les objets curieux qui s'amassent dans certains coins des marchés, bref, partout où il y a des Indigènes : il y a des puces, pas des puces de chien jaunes, peu vives et bien visibles, mais de petites puces noires, plus petites que celles de nos chats, et qui sautent à des distances inimaginables. Allez donc leur faire la chasse !

En pays arabes, se gratter n'est pas un geste qui discrédite ; on prend un paquet du burnous et délicatement on frotte. Jamais je n'ai vu d'Indigène perdre du temps à chercher sur soi des puces, jamais je n'ai vu faire ce geste qui suggéra à tant d'auteurs du XVIII^e^ siècle

de petites poésies libertines. Entre parenthèses, cela prouverait qu'en ce siècle intellectualiste et nerveux, la puce joua un grand rôle dans la vie sociale : elle fut sans doute l'une des causes de la Révolution.

Elle en joue certes un très grand en Algérie. Du moins, je veux le démontrer. On a beau dire que la sensibilité des Indigènes est moindre que celle des Européens, ils sont cependant fort sensibles aux piqûres de puces. J'ai des preuves. Ainsi, j'ai passé une nuit dans un village au-dessus de Bouira, en Grande Kabylie, appelé Merkalla, couché à terre sur une immense couverture, ayant pour oreiller un de ces sacs à deux poches qu'on met sur le bât des mulets, et roulé dans mon manteau. Notre hôte n'avait pas éteint sa lampe à huile depuis cinq minutes, que le supplice commençait. Il dura toute la nuit, et si je dormis tout de même quelques quarts d'heure de temps en temps, c'est que la veille le voyage d'Alger à Merkalla m'avait vraiment fatigué. Pendant mes longues insomnies j'eus tout le loisir d'entendre les trois Kabyles

couchés de ci de là dans la pièce se tourner, se retourner, se réveiller, se gratter, puis se rendormir, pour geindre incessamment tout en dormant, et se réveiller de nouveau. A trois heures du matin ils étaient debout, et moi aussi. Mes Kabyles n'avaient pas plus que moi dormi leur saoul. Je m'informai. D'un bout à l'autre de la Kabylie, jamais les indigènes ne dorment de notre bon sommeil calme et réparateur. Je m'informai encore : jamais les Arabes de gourbi ou de tente ne dorment tranquilles, même pas en hiver. Ces puces-là résistent aux froids des Hauts Plateaux et du Désert ; elles sont microscopiques ; elles pullulent ; elles s'attaquent à tous les âges et à tous les sexes.

Alors ? Eh bien, est-ce évident, maintenant ? Les gens qui ne dorment jamais bien, les gens qui n'ont dans toute leur vie que des acomptes de sommeil, ces gens-là sont dans un état de demi-veille et ont un système nerveux exacerbé. De même qu'au temps de l'Invasion nous avions des crises de colère subites pour une sottise d'enfant, une soupe brûlée, un retard quel-

conque et autres bêtises dont on ne tient compte qu'à peine dans la vie normale, de même cet état de demi-sommeil où vivent les Indigènes par la volonté des puces les prédispose à des accès subits de nervosité, dépassant de beaucoup la réaction physiologique et mentale qui serait normale.

Ceci aussi est un fait bien connu et facile à contrôler ; l'extraordinaire disproportion des réflexes chez les Indigènes. Voici deux hommes qui discutent à propos de quatre sous ; tout à coup l'un d'eux est pris d'une rage folle, frappe de sa matraque son camarade, souvent son ami, qui sort un couteau et tue. On voit fréquemment de telles scènes pour peu qu'on rôde ailleurs que dans les rues européennes des grandes villes d'Algérie. Il a été publié beaucoup d'observations sur cette rapidité des réflexes et sur ces coups de folie subite chez les Indigènes.

Mais leur cause ? On peut immédiatement éliminer *l'alcoolisme*. Il est inconnu, sauf dans les ports, et encore là seulement dans certaines catégories d'ouvriers

indigènes : chauffeurs, dockers, charbonniers. Partout ailleurs, les quantités d'alcool bues par les musulmans sous le nom de limonade, de *gazouse* (c'est le nom qu'on donne au champagne pour le rendre orthodoxe et licite), d'anisette et d'absinthe sont tellement infimes qu'il n'y a pas lieu d'en parler comme d'un facteur général et constant.

Cette nervosité à explosions brusques dépend donc d'une autre cause, qui doit être générale. Les uns m'ont dit : cela tient à la *race*. Mais je serais bien heureux de savoir par quoi ces races, puisque races il y a, se distinguent de celles de notre Europe centrale. Les Arabes et Arabisés, les Berbères et Berbérisés sont aussi blancs de peau que nous ; il y en a de bruns, et ces bruns sont moins sombres que des Portugais, ou même que certains Provençaux ; il y en a de blonds, qui sont aussi blonds que des gens de la Creuse, que des Piémontais des hautes vallées, que certains Belges ou Hollandais, que parfois même des Scandinaves. Historiquement, on peut constater que les populations du

pourtour de la Méditerranée sont partout identiques, appartenant à deux ou trois types caractérisés, qui se sont mélangés au cours des siècles. Pour l'ethnologie, ou science du classement des races, les termes d'Europe et d'Afrique n'ont aucun sens réel.

Oui, je sais : il y a encore les Mozabites à la brachycéphalie étonnante et que je rattacherais aux Abyssins ; il y a aussi les Nègres et métis de Nègres. Mais ces gens-là sont localisés ; ils constituent de petites minorités englobées dans les grandes masses d'Arabes sémitiques et de Berbères hamitiques. En Kabylie, où la nervosité prétendue raciale est frappante, il n'y a pas d'influence anthropologique nègre.

En ce cas, comme dans d'autres, l'explication par la race sert à masquer l'ignorance et permet de déplacer le problème de manière à charger de sa solution les épaules du voisin. Une race est un ensemble complexe de caractères qui ont chacun une manière d'être discernable. La couleur, la taille, la proportion relative des os longs et des os courts, l'indice céphalique, etc.,

sont des caractères qui sont en fonction d'autres caractères dont l'analyse importe beaucoup. Le mot race contient bien plus dans le langage scientifique qu'on ne le croit dans le public ; et c'est dans ce sens scientifique que je l'entends. Si je le prenais dans son sens vulgaire, nous n'aurions aux mains qu'une bulle de savon.

D'autres m'ont dit : c'est le *climat*. Ici encore, distinguons. S'il y avait un seul et unique climat en Algérie, cela irait tout seul, sous cette condition qu'on pourrait dire par quoi ce climat influe d'une manière et non d'une autre sur le tempérament des collectivités et des individus. On pourrait supposer que, dans ce climat, il y a un élément magnétique ou électrique qui produit des courts-circuits nerveux ; ou qui a peu à peu déterminé, au cours des siècles, les courants nerveux à se diriger autrement que chez nous ; ou qui a modifié la contexture physico-chimique des cellules nerveuses des Indigènes. Par là nous approcherions d'une solution vraiment scientifique. Et comme il peut y avoir

une part de vérité dans cette hypothèse, je recommande à des médecins d'hôpitaux algériens d'entreprendre une étude comparée du système nerveux des Arabes et des Berbères et, pendant qu'on y sera, de faire des recherches sur les réactifs du sang chez les divers groupes typiques.

Mais tant que nous n'avons pas de renseignements sur la constitution des cellules nerveuses des Indigènes, force nous est de remarquer d'abord que le climat varie considérablement en Algérie, et que, par suite, il ne saurait être à lui seul une cause générale et constante de nervosité spéciale. Sur les Hauts Plateaux, en Kabylie, à Constantine, il fait aussi froid en hiver qu'en Auvergne ou en Savoie. Si l'on pense plutôt aux chaleurs : le sirocco, dont l'influence sur le système nerveux est indéniable, au point qu'il agit fortement sur la statistique criminelle, n'est pas un phénomène constant. On parle, d'autre part, de l'influence calmante du désert. De toutes les localités que j'ai visitées jusqu'ici, celle qui m'a paru la plus fatigante de toutes,

c'est Alger, avec sa température de bain maure.

Certes, il y a en Algérie une chaleur, ou une humidité, ou une sécheresse qui énervent, soit qu'elles atténuent, soit qu'elles surexcitent les énergies animales et mentales. Elles influent d'une manière très visible sur les Européens, mais pas sur tous : sur ceux seulement qui sont maladifs, ou qui sont en train de s'acclimater, ou qui sont à demi alcooliques. Elles n'ont d'action ni sur les Espagnols qui ne boivent jamais d'alcool, en règle générale aussi peu que les Arabes, et qui, au surplus, arrivent à peu près acclimatés, ni sur les Européens centraux venus jeunes dans le pays, ni sur les deuxième et troisième générations d'Euro-algériens.

D'autres enfin m'ont dit : c'est la *sexualité* excessive des Indigènes. Or, cette sexualité excessive n'est qu'une manifestation d'un tempérament plus nerveux ; c'est une conséquence, qui frappe tous les observateurs, même superficiels ; mais de ce que cette conséquence est si visible, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une cause

essentielle et spécifique. Elle dépend précisément du facteur fondamental que je m'efforce de discerner.

Quant à l'*Islam*, qu'on rend volontiers responsable de tout, qu'on charge de tous les crimes, il reste cette fois hors de cause. On prétend que ces prières, que ces appels de mouezzin, que ces rites oraux, que ces répétitions hystériformes, que ces processions bruyantes, que ces rites étrangement excitants du mariage et des funérailles, que le jeûne du Rhamadan et les ripailles nocturnes qui le contrebalancent, constituent d'excellents procédés pour détraquer les nerfs ! Certes, si l'on accumule le tout dans une énumération verbale et si on imagine qu'un même individu passe tout son temps à ces exercices variés, on peut admettre l'argument. Mais il n'en va pas ainsi dans la réalité. Dans la vie quotidienne du laboureur et de l'artisan, c'est-à-dire du gros de la population, rites, cérémonies, éjaculations pieuses et processions ne jouent qu'un rôle infime. Il y a des moments déterminés pour tout cela. Pendant la moisson, ou quand les commandes de ba-

bouches, de burnous, de cuirs brodés, d'objets en alfa ou en palmier nain s'exécutent, pas de danger que la vie sociale s'interrompe au profit des exercices pieux ! Ou bien ceux qui s'y livrent sont des spécialistes, tels les fameux Aïssaouas et les serviteurs des marabouts.

Il y a peu de religions qui, au contraire, imposent à l'adorateur autant de contrainte de soi, de calme extérieur, de dignité d'allures. Les gestes de prière sont lents ; l'identification à Allah exige une attitude majestueuse ; les petits actes de détail, par exemple les manières rituelles de s'incliner, de s'asseoir sur l'orteil, de se purifier les mains avec de l'eau, du sable ou un gros galet lisse, veulent une souplesse mesurée, très rythmée.

La notion philosophique d'un dieu idéal, non représentable ni représenté, simple concept d'une Puissance diffuse, s'oppose aux crises intellectuelles épileptiformes, si je puis dire. Il y a chez le croyant musulman une extériorisation du moi pour sa diffusion dans le tout immense qui contredit exactement la nervosité

réelle dont j'ai parlé et dont les symptômes ne sont que trop nombreux et trop dangereux dans la vie quotidienne. Si quelque chose pouvait faire contrepoids à cette nervosité physiologique, ce serait l'Islam, bien loin qu'il en puisse être la cause.

Alors, que reste-t-il comme cause générale, dont la suppression assurerait aux Indigènes la sérénité des gens d'Europe ? Il reste les *puces*. Non, sérieusement ! Je ne plaisante pas ! Désinfectez les maisons, détruisez ce parasitisme monstrueux, assurez aux Indigènes un sommeil calme, et vous verrez la nervosité indigène diminuer presque aussitôt.

J'ai soumis ces idées à un Kabyle qui avait été à Paris, Berlin, Londres, et même à Buenos-Ayres, comme vague marchand de cacaouettes et autres produits aussi authentiquement algériens. Il resta sérieux, d'un sérieux international, et me dit : « En effet, dès que j'ai dépassé Marseille, je n'ai plus de puces, je dors bien, et je ne me mets plus du tout en colère. »

Calmer l'indigène, c'est lui assurer la possibilité de

s'adapter à notre civilisation. Il est trop nerveux en ce moment pour penser à quoi que ce soit qui exige la paix de l'esprit ; il est trop occupé à autre chose, non pas à se gratter, veux-je dire, mais à courir après son sommeil. Qu'il dorme bien de nuit, vous verrez comme de jour il aura l'esprit alerte et le corps vigoureux. C'est ce qu'il faut pour être apte à se civiliser. Et je modifierai ainsi mon axiome du début :

Ce qui s'oppose à l'adoption de notre civilisation par les Indigènes de l'Afrique du Nord, ce n'est pas seulement l'Islam, c'est aussi la Puce.

LA MENTALITÉ INDIGÈNE

C'est évident : l'Islam est une force de mort, non une force de vie. Je ne vois aucune utilité à répéter Renan et tous ceux qui depuis ont dit moins de choses que lui en plus de mots. Comme d'autres, je me suis heurté à l'obstacle musulman. Mais quand on aura bien affirmé que cet obstacle existe, il reste la question de fait : grâce à notre bêtise, ou plutôt à la bêtise qui suit toute ignorance de conditions locales définies, nous avons islamisé toute notre Afrique du Nord et nous commençons à islamiser notre Afrique Occidentale. Nous avons contribué à la formation, non d'une puissance politique, mais d'un état d'esprit que nous

trouverons toujours, par définition, opposé au nôtre, par la parole et par le glaive.

Il y a dans notre Afrique du Nord six millions de Musulmans auxquels vont s'ajouter tous ceux du Maroc. Pourvu qu'au Maroc on n'islamise pas d'abord sur le papier, puis forcément en réalité, les Berbères à demi-sauvages qui se moquent de l'Islam et qui n'ont encore que des croyances et des rites anté-islamiques ! Qu'en ferons-nous ? Rien ne mord sur le Musulman, ni notre logique, ni nos mathématiques, ni notre physique-chimie, ni nos sciences naturelles.

C'est aux sciences naturelles que nous devons notre affranchissement intellectuel ; c'est aux sciences physico-chimiques que nous devons notre puissance sur la nature : le grand abîme qui nous sépare des populations indigènes de l'Afrique du Nord, tient à leur mépris pour ces sciences-là. Tout ce qui est grammaire, histoire, philosophie, métaphysique surtout, leur est intelligible autant qu'à nous. Leur habileté manuelle vaut la nôtre. Soigner le travail, ils l'appren-

dront par la force des nécessités économiques les plus directes. De tout ce qui est extérieur dans nos civilisations (les machines, l'usage des moyens rapides de transport), les Indigènes algériens ont compris de suite l'avantage et appris le maniement.

Au point de vue anthropologique et ethnique, il n'y a d'eux à nous aucune différence. Les mêmes crânes, les mêmes indices du nez, les mêmes rapports des os courts aux os longs, etc., se retrouvent sur tout le pourtour de la Méditerranée occidentale. Nous avons en France des populations ibéro-berbères caractérisées. D'un Sarde, d'un Sicilien, d'un Portugais, d'un Espagnol à un Berbère de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc, il n'y a variation qu'infinitésimale.

J'ai cherché dans toutes les directions possibles pour découvrir une raison à la différence mentale très réelle entre nous et eux. On ne doit pourtant pas exagérer cette différence. Chez nous aussi, il y a des degrés très marqués. Entre Henri Poincaré, ou Ampère, ou Michelet, ou Lamarck et tel paysan leur

contemporain, après et avec l'école primaire, il y a aussi un abîme. Si donc je compare le paysan kabyle par exemple à un Européen, c'est uniquement à un paysan auvergnat, savoyard, suisse, tyrolien, etc,, donc également montagnard. Il serait injuste de ne pas tenir compte des conditions du milieu extérieur. Je comparerais de même volontiers Tlemcen, qui a 20.000 habitants, à Chambéry, ou à Arles, ou à Nevers, qui furent, comme Tlemcen, des capitales d'Etat et conservent de beaux vestiges architecturaux d'un passé glorieux avec, dans les manières des habitants, une politesse raffinée, reste d'un ancien ton de cour, alliée à une tournure d'esprit sentimentale et mélancolique, doucement ironique.

Les termes de comparaison sont ainsi équitables. Tant que vous restez sur le terrain économique, vous ne sentez pas de différence : le paysan berbère parlera de ses récoltes et de ses travaux, le bourgeois tlemcénien de son commerce et des questions de voirie municipale avec la même précision, le même bon

sens, la même demi-bonne foi rusée, la même adresse à garantir ses intérêts, fût-ce au détriment de ceux du voisin, la même acrimonie à l'égard des impôts, des passe-droits administratifs, de l'incurie gouvernementale, etc., etc., que nos paysans et bourgeois de France. De ceci, je suis certain, grâce toujours — je m'excuse d'y revenir sans cesse, mais enfin c'est mon grand argument — grâce au folklore et à l'ethnographie, qui consistent à faire parler les gens sur toutes sortes de choses, afin de dégager au bon moment le renseignement typique. J'ai trouvé en Kabylie et à Tlemcen une intelligence parfaite en affaires et pas plus de petite malhonnêteté que celle que permet la morale commerciale qui a normalement cours dans le monde entier.

Par contre, la moralité commerciale de bien des Algériens d'origine européenne se trouve au-dessous de cette normale. A les croire, il irait de soi que tous les Indigènes sont des canailles et qu'on leur fait bien de l'honneur en se contentant de les exploiter,

alors qu'on ferait mieux de leur donner de la mort aux rats. La discussion de la qualité morale peut ici rester en dehors de l'exposé : entre la moralité au sens vulgaire du mot et l'intelligence au sens scientifique, il n'existe aucune commune mesure ; l'une évolue dans un plan, l'autre dans un autre, et je doute que l'on puisse même parler de moralité en dehors des cas individuels. Les Français en bloc ne sont pas à un « niveau moral » qui serait supérieur ou inférieur au niveau moral des Allemands ou des Anglais en bloc ; et le niveau moral de tous les Indigènes algériens ne saurait non plus être supérieur ou inférieur au niveau moral de tous les Européens.

Ceci est tellement évident, dès qu'on ne joue pas sur les mots, que je n'aurais pas signalé cet argument si, à plusieurs reprises, au café, en chemin de fer, sur le bateau, des gens, des Euroalgériens naturellement, ne me l'avaient asséné en plein visage comme un argument suprême et définitif. Mais, chaque fois que la discussion atteignit ce point, il arriva que des

Euroalgériens présents, sans doute mieux au fait que moi des antécédents de l'interlocuteur, commencèrent à raconter de petites histoires sur les voies et moyens qu'on connaît en Algérie pour s'enrichir à bon compte : accaparement de terres indigènes, faillites simulées, boycottage des produits de telle propriété jusqu'à vente désespérée au dixième de la valeur, fausses balances à peser l'alfa, vente aux Kabyles insurgés de charbon pilé au lieu de poudre, etc., etc. Et comme beaucoup de ces histoires dites avec l'accent sont amusantes, la discussion sur la moralité comparée des peuples se terminait toujours par des éclats de rire.

Mais rire, ce n'est pas une solution durable. Tant qu'il s'agit « d'intelligence commerciale », puisque c'est une expression qui a cours, l'Arabe ou le Kabyle vaut l'Européen. Parfois le Kabyle est supérieur aux deux autres. Le bureau de poste de Fort-National fait, paraît-il, pour deux millions d'affaires d'argent par an ; les Kabyles rachètent peu à peu aux

Européens de vastes propriétés en plein rapport ; ils construisent à Fort-National, à Sétif et ailleurs des maisons modernes à plusieurs étages, qu'ils louent aux officiers et aux fonctionnaires français ; il y a des colonies kabyles dans toutes les grandes villes du monde, ou presque. Que le réseau des chemins de fer s'étende, et l'on verra bientôt les Berbères des autres régions nord-africaines ne le céder en rien sous ce rapport aux Kabyles de la Grande Kabylie.

Malgré tout, quaud on cause quelque temps avec ces gens-là, il y a un moment où on cesse de s'entendre. Dans les écoles primaires, les garçons sont d'une intelligence étonnamment éveillée. Puis, de l'avis de tous les observateurs sérieux, il y a un arrêt presque brusque de développement. Et tel petit garçon qui promettait beaucoup, qu'on a poussé à la Bouzaréa pour en faire un instituteur indigène, n'est plus vers 25 ans qu'une épave intellectuelle ; la régression est très rapide : vers trente ans il se trouvera moins développé qu'un garçon de seize ans chez

nous, étant toujours sous-entendu que je lui compare un petit paysan français.

Quand je retourne en Savoie, je rencontre des gas de mon village aujourd'hui chefs de famille, cultivateurs, vignerons, ouvriers, instituteurs, ou des amis de Chambéry de milieu bourgeois qui sont petits fonctionnaires ou commerçants. Il devrait y avoir entre eux et moi peu de points de contact intellectuel, abstraction faite de ce qui peut être plus spécialement d'intérêt local. Pourtant, malgré toute la diversité de nos occupations, nous pouvons discuter de bien des choses, nous comprendre à demi-mot sur bien des principes ; et notre logique est la même. Je ne me suis pas senti dépaysé non plus dans des campagnes de France, ou de Suisse, ou d'Allemagne, ou de Hollande en causant avec des gens auxquels nul lien sentimental ou intellectuel ne me rattachait. La langue n'y est pour rien. Les Indigènes ne manquent pas qui savent admirablement le français : entre eux et moi, ou n'importe quel Européen de moyenne

bourgeoisie, les points de contact devraient être continus et définitifs. Il n'y en a pas.

A force de chercher, j'ai trouvé plusieurs raisons plausibles. Je les donne telles quelles, bien persuadé que je n'ai pas découvert toutes les raisons réelles : 1° la tournure littéraire qu'impose l'Islam ; 2° l'appel à l'autorité d'autrui, qu'impose également l'Islam ; 3° le développement précoce de la sexualité, approuvé, mais non pas inventé ni ordonné par l'Islam ; j'y ajoute, mais en hésitant, une 4° raison : la compensation régressive due à la femme, car la valeur de cette raison dépend de la valeur des théories actuelles sur l'hérédité ; 5° la complexité moindre de la vie sociale.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les deux premières raisons, car on les connaît par l'histoire de notre Moyen Age. Le Qoran est toute sagesse, étant révélé, et, par suite, inaltérable, tout comme l'est la Bible. Toute l'éducation intellectuelle consiste donc à étudier le texte sacré et ses commentateurs. C'est la seule occu-

pation louable et même concevable : discuter des textes en se gardant de toute interprétation personnelle. Aussi l'esprit n'est-il pas porté, dans l'atmosphère musulmane, à l'observation des faits de la nature, ni à chercher par lui-même des explications à des problèmes suggérés par cette observation ; plus inconcevable encore serait l'expérimentation. On se trouve donc en présence d'une orientation intellectuelle qui fut la nôtre, mais ne l'est plus grâce aux efforts sucessifs de centaines de savants répartis sur bien des générations, depuis le XII[e] siècle au moins.

Le recours au principe d'autorité est funeste, mais non mortel, pour le cerveau, car il ne met en marche que certaines activités cérébrales ; du moins en met-il en marche continue quelques-unes. Ce qui entraîne, au contraire, un arrêt physiologique, c'est le développement précoce de la sexualité.

On peut ici formuler cet axiome : la sexualité déréglée précoce, qui est chez nous (à cause du climat, ou de notre organisation physique, ou de notre orga-

nisation sociale et juridique) un fait d'exception, et au point de vue médical un cas pathologique, constitue en Algérie et dans beaucoup de pays, chez des races très différentes, vivant dans des climats et dans des civilisations aussi très différents, un phénomène physiologique et social normal.

Il faudrait toute une dissertation pour montrer que cet axiome est vrai pour les Tatars de l'Oural, pour les Ostiaks et Vogouls de la Sibérie, pour certaines castes de l'Inde, mais pas pour d'autres, pour les régions de la Petite Russie, chrétiennes orthodoxes, où a régné le snokhadchestwo, qui consiste à faire épouser une fille de 20 à 25 ans par un garçon de cinq à dix ans dont le père a des rapports avec sa bru jusqu'à ce que le garçon en puisse avoir aussi ; il arrive naturellement qu'ayant femme à lui, le garçon use très tôt sa sexualité.

De la même manière, ce qui use les indigènes d'Algérie, c'est qu'on les marie trop jeunes, tant filles que garçons ; cela se répète de génération en génération.

Les effets du système, chaque médecin vous les expliquera mieux que moi.

Passons à l'action des femmes. Elles sont mariées, parfois à partir de huit ans, à des hommes entre quatorze et soixante qui les abîment horriblement. Une proportion assez forte de jeunes mariées meurt des suites de la nuit de noces. Celles qui en réchappent sont des bêtes de somme, même en Kabylie et chez les Berbères. Ce qui est plus grave c'est que la femme n'est pas respectée en tant qu'épouse ; on la consulte sur la conduite des affaires si elle est rusée et pratique, mais sans que cela la hausse dans l'estime de son mari, de ses frères, de ses fils, de ses parents mâles ou des hommes en général. Du fait même qu'elle est femme, elle est maintenue à un degré inférieur, à peine au-dessus des bêtes, loin au-dessous des mâles.

Dans les sociétés générales ainsi constituées, et elles sont en majorité sur notre globe, il y a deux sociétés spéciales très séparées : la société masculine et la société féminine. Les femmes restent alors à un

stade de moindre développement intellectuel et ceci peut influer sur les enfants de deux manières.

Physiquement : car si les hommes acquièrent plus de matière grise de génération en génération, par suite du progrès général, et que les femmes n'en acquièrent pas, il semble naturel que par compensations accumulées le peuple en bloc reste au même niveau intellectuel. J'ai usé de correctifs ; il en faut pour plusieurs raisons. D'abord, nous ne savons pas encore si un développement déterminé du cerveau est fonction ou non de la race au sens strictement anthropologique du mot. S'il l'est, mon raisonnement ne vaut rien. Car il faut admettre alors que chaque race possède une quantité déterminée d'intelligence et que rien ne pourra rendre cette race plus intelligente qu'elle ne l'est ou ne l'a été dès sa formation, par mutation ou autrement.

Ecartée cette objection, il faudrait savoir dans quelles proportions les qualités spécifiques et les qualités acquises de chacun des conjoints se transmettent

à leurs produits. Il y a quelques années, on possédait sur ce problème important des opinions qui semblaient définitives. De nouvelles expériences, mieux conduites, ont tout remis en question. Quand les biologistes y verront clair, on saura ce que l'anthropologie pourra admettre, puis l'usage que pourra faire des résultats acquis la psychologie ethnique. Je ne signale donc l'argument que pour mémoire.

La deuxième manière dont j'ai parlé est certaine. Etant donné que pendant ses premières années tout enfant mâle vit dans la société féminine, dont il ne sort que par des cérémonies particulières, il subit, au moment où son cerveau est le plus malléable, des impressions d'ordre inférieur et rétrograde. Pour les filles et les femmes, cette infériorité en fonction du milieu social dure toute la vie. Les garçons y échappent après quelques années, et d'autant mieux que l'éducation en Algérie consiste simplement à leur laisser faire tout ce qu'ils veulent.

Mais comme les garçons se marient très jeunes, ils

retombent bientôt dans le milieu féminin. Toute la partie féminine de la famille saura bien indiquer à la jeune épousée comment on se fait obéir d'un époux amoureux. Il m'a semblé que, d'un bout à l'autre de l'Algérie, il y a entre les sexes un antagonisme terriblement féroce, où les femmes utilisent la seule arme qui leur reste. Encore ont-elles su la perfectionner, si j'en crois certaines récits que des connaisseurs m'ont faits sur les complications épuisantes de l'amour algérien. En sorte que si chez nous l'amour a été un facteur d'activité, de volonté de puissance, il n'a été et n'est encore chez les Indigènes de l'Algérie qu'un facteur de dégénérescence physique et de stagnation intellectuelle.

Le fait qu'à l'intérieur de la société générale indigène dans l'Afrique du Nord existe un double étage de développement d'après le sexe n'est pas un fait aberrant. Ceux qui portent sur la mentalité algérienne indigène un jugement fondé sur des faits d'observation locale sont trop portés à croire que ces faits observés

sont spéciaux à notre Algérie, ou admettent tout au plus qu'ils sont communément musulmans. D'où la tendance à regarder ces mêmes faits comme spécifiquement conditionnés par l'Islam. Or, l'Islam, en ces matières, n'est coupable que parce qu'il a solidifié, si je puis dire, un certain état social et mental primitif, et de telle sorte qu'il empêche toute évolution ultérieure.

Ce phénomène des deux sociétés sexuelles juxtaposées se rencontre exactement sous la même forme chez tous les demi-civilisés, depuis les Australiens et les populations rurales de la Chine et de l'Indo-Chine, jusqu'aux innombrables nègres Bantous de l'Afrique méridionale et centrale, aux populations indigènes de la Sibérie, aux Lapons comme aux sauvages de l'Amérique du Sud. Partout, la partie masculine de la population participe seule aux cérémonies religieuses importantes, aux palabres de chasse, de guerre et de paix, bref au gouvernement et à la direction de la vie sociale ; et la femme, toujours impure religieuse-

ment, et exploitée sexuellement et économiquement, est maintenue à l'intérieur de cadres fixes, strictement resserrés, qui empêchent son développement.

Dans le passé, cette bipartition à base sexuelle se discerne chez les anciens Grecs, chez les Egyptiens, chez la plupart des populations de l'antiquité classique et barbare avant que le progrès, ou plutôt la complication croissante de la vie sociale, n'y eût apporté remède. Le cas le plus net, le plus connu, le plus suggestif est fourni par Rome. Tout le monde sait à quel degré de subordination la femme romaine était d'abord située et comment ce ne fut que peu à peu, en qualité de mère ou d'épouse féconde, qu'elle réussit à monter quelques marches de l'échelle traditionnelle des valeurs sociales.

Dans toute l'antiquité, et de nos jours dans toute l'Asie et dans toute l'Afrique, la femme est normalement considérée comme un bipède bon pour donner du plaisir au mâle, pour lui fabriquer des produits de préférence mâles aussi et de bonne qualité, pour exécu-

ter une certaine part du travail matériel nécessaire à la subsistance quotidienne, non pas toujours la part la plus pénible, car chez beaucoup de populations, et surtout s'il persiste un esclavage plus ou moins déguisé, il y a une division sexuelle assez équitable des occupations économiques.

Il existe d'excellents ouvrages sur ces questions, de Crawley (1), de Westermarck (2), de Niebuhr (3), de Vierkandt (4), de Hahn (5), et de bien d'autres ethnographes. Je n'exagère en aucun sens. D'ailleurs, il y a eu dans l'histoire des civilisations des exceptions considérables à ce schéma, notamment celle des populations germaniques, où l'équivalence entre les sexes

(1) Crawley, *The Mystic Rose, a study of primitive marriage*, Londres, 1902.

(2) E. Westermarck, *The Origin and developement of the moral ideas*, Londres, Macmillan, 2 vol. 1905.

(3) Niebuhr, *Slavery as an industrial system*, La Haye 2e éd., 1910.

(4) Vierkandt, *Die Stetigkeit im Kulturwandel*, Leipzig, 1908.

(5) Eduard Hahn, *Die Entstehung der wirtschaftlichen Arbeit*, Stuttgart, 1908 et *Die Entstehung der Pflugkultur*, Stuttgart, 1901.

semble avoir toujours été la pierre angulaire de l'édifice social. C'est certainement aux populations germaniques, et sous ce nom il convient d'englober les Celtes et les Slaves primitifs, que nous autres Européens devons notre développement particulier. Leur conception sexuelle s'est imposée aux populations qui, primitivement, n'étaient ni celtiques ni germaniques, de l'Europe centrale et s'est opposée victorieusement aux conceptions orientales, dont la romaine était une atténuation.

L'Islam a rencontré en s'étendant aux VII-XI[e] siècles toute une série de populations au stade social qui comporte la subordination absolue, aux points de vue religieux, politique, économique et physique, de la femme ; il a pétrifié cette forme d'organisation là où il l'a trouvée établie et l'a d'autre part imposée à des populations qui, pour des raisons diverses, l'avaient rejetée, ou qui l'ignoraient, telles les populations berbères. Chez celles-ci on a pu voir, même depuis l'occupation française, la situation sociale de la femme s'abaisser de plus en plus, curieux phénomène de ré-

gression dont nous sommes partiellement responsables par notre islamisation bureaucratique. Si cela continue, d'ici quelques années même le symbole de l'ancienne indépendance de la femme, la liberté de sortir le visage découvert, aura disparu des villages berbères. J'ai entendu un Français d'Europe dire à un Kabyle : « Tu es donc mauvais musulman que ta femme se promène le visage découvert aux yeux d'un Roumi ? » Le Kabyle hésita un peu, réfléchit, saisit la logique de l'argument, dit quelque chose à sa femme, ôta son burnous et lui voila le visage. Cet homme-là aura acheté un voile pour sa femme à la première occasion ; ainsi s'est diffusé dans ce village et aux environs, par répétition de l'argument, le vieux symbole d'esclavage dont les Berbères n'avaient jamais voulu.

La subordination absolue de la femme est le grand élément de différenciation entre les Indigènes et nous ; j'en ai indiqué l'extension universelle et ses effets physiologiques et intellectuels possibles. Par là, je ne refuse pas aux femmes des demi-civilisés de l'intelligence

native. J'ai dit ailleurs (1) que l'on doit distinguer avec soin entre l'intelligence, comme production cérébrale directe, et le contenu de l'intelligence, c'est-à-dire la somme des connaissances que le cerveau est capable d'accumuler.

La confusion de ces deux termes, si fréquente même chez nous, même dans des milieux pédagogiques ou scientifiques, règne étonnamment en Algérie. A chaque instant vous la rencontrez qui vicie les propos courants et les jugements soi-disant réfléchis que les Euroalgériens portent sur les Indigènes.

On reprochera volontiers à tel instituteur kabyle d'origine de moins savoir de choses que son collègue français ; ou bien, au contraire, on regardera comme très intelligent et plein d'avenir intellectuel tel jeune Indigène qui parle bien plusieurs langues, sait par cœur son histoire, sa grammaire, chinoiseries comprises, et a passé tous ses examens avec force très biens.

(1) Y a-t-il progrès de la civilisation, dans *Religions, Mœurs et Légendes*, vol. II, p. 186 et suiv.

La mémoire réceptive et l'intelligence proprement dite, ou faculté de concevoir des rapports, sont ainsi identifiées, alors qu'elles sont en réalité indépendantes l'une de l'autre.

La valeur dite « intellectuelle » des Indigènes consiste-t-elle en mémoire ou en intelligence ? J'ai posé des questions à ce sujet sans obtenir de réponses dont je puisse tirer parti, pour cette bonne raison que les informateurs auxquels j'ai eu affaire, instituteurs, professeurs ou non, ont toujours confondu ces deux activités cérébrales et n'ont même pas semblé comprendre la portée de ma question discriminative. C'est un sujet d'enquête que je livre donc à d'autres. Ce qui suit n'est qu'une impression. Quand on vous dit qu'à partir d'un certain âge il y a chez les Indigènes, tout comme chez les Nègres, les Hindous, les Chinois ruraux, etc., bref la plupart des populations du globe, un arrêt du développement intellectuel, on entend parler plutôt, je crois, de la mémoire réceptive. C'est-à-dire, qu'à partir d'un certain moment, le jeune homme

ne peut plus rien apprendre. Car si à partir de ce moment il perdait l'intelligence proprement dite, c'est qu'il serait ce qu'on appelle idiot. Et cela n'est pas, puisqu'un sujet ainsi « pétrifié » continue à conduire ses affaires et peut même atteindre une situation sociale relativement considérable. Seulement, à partir d'un certain moment il a cessé d'apprendre, d'emmagasiner des connaissances nouvelles. Et comme le cerveau est un organe qu'on doit exercer continuellement, autant qu'on exerce des muscles, il y a peu à peu atrophie cérébrale.

Ceci conduit presque à l'explication profonde cherchée. Il est manifeste que la vie sexuelle trop précoce, excitée par le climat et facilitée par l'oisiveté qu'assure à l'homme la subordination économique de la femme, ralentit l'activité intellectuelle globale ; il est manifeste aussi que l'Islam, par son aspect uniquement littéraire et son recours au principe d'autorité, impose l'incuriosité à l'égard des phénomènes naturels et en général à l'égard de tous les phénomènes biologiques et sociaux.

« Le monde est ainsi parce qu'il doit être ainsi ; il est inutile de chercher à savoir pourquoi il est ainsi, et s'il pourrait être meilleur ; tout ce qui est autrement est mauvais et disparaîtra ; car la norme de perfection est celle qu'a établie Allah ; il ne saurait y en avoir d'autre qui subsiste à côté de la sienne, sinon pour en prouver l'excellence par un contraste temporaire. » Cette chaîne de jugements fondés sur l'*a priori* islamique est indestructible.

Sans doute, mais jusqu'à un certain point seulement. Comme je disais un jour que la difficulté croissante de vivre ferait bien sortir tous ces gens de leur dédain à notre égard, on me répondit qu'ils se laisseraient plutôt mourir de faim. C'était l'an dernier, à Tlemcen. Quelle ne fut pas ma surprise de constater ensuite chez les Kabyles tout autre chose que de l'apathie, de la résignation, du mépris pour ce que notre civilisation peut leur apporter d'armes dans la lutte pour vivre, au sens le plus matériel du mot. Depuis, j'ai appris que l'Islam se déchire comme une étoffe pourrie

sur les quais d'Alger : les dockers, les charbonniers, les chauffeurs, à quelque race indigène qu'ils appartiennent, laissent là leur Islam pour acquérir la mentalité directement et strictement prolétarienne, celle des prolétaires d'Europe, et ils font cause commune avec leurs collègues européens sur la base de la lutte uniquement économique. S'il y avait de grandes usines en Algérie, l'Islam y disparaîtrait bientôt tout comme le catholicisme d'antan a disparu très vite chez nous sous le choc de la grande industrie. Nous assistons en Algérie à des phénomènes qu'on a pu observer en France à partir du XVIII^e^ siècle et jusque vers le troisième quart du XIX^e^.

Dire que les gens se laisseront mourir de faim est une plaisanterie. Les vieux oui, tous ceux qui sont inaptes à des conditions nouvelles. Qu'ils meurent un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'évolution économique et sociale universelle s'en moque absolument. Contre les grandes nécessités internationales il n'y a pas de remède ; tout au plus peut-on adoucir locale-

ment les agonies par humanité — et, gouvernementalement, par intérêt, afin d'éviter de trop graves soubresauts sociaux.

Les changements qui vont atteindre l'Algérie n'agiront que sur les jeunes générations, et nous verrons alors apparaître cette même incompréhension d'une génération à l'autre qui tant agita la France vers le milieu du dernier siècle. Avec une complexité croissante de la vie sociale, avec la nécessité pour l'homme d'étendre ses relations et son savoir rien que pour assurer sa vie matérielle et celle des siens, toute organisation qui comporte une existence de réclusion familiale se désagrège. J'en connais déjà quelques cas à Alger, à Tlemcen même. Plus l'homme aura de difficultés à vaincre hors de chez lui, plus la femme aura de responsabilité et, par suite, d'autonomie, au dedans, dans son ménage.

En Algérie cela change vite, bien plus vite que chez nous, même pour les Indigènes. Il ne s'agit pas de considérer ici le détail, mais de bien voir les grandes

tendances générales et inéluctables. Plus la vie sociale est complexe, plus chaque individu est obligé d'acquérir des connaissances plus complexes aussi et plus étendues, et plus approfondies. Celui qui alors ne sait diriger ni son corps ni son esprit est condamné à mort. Seul survit celui qui sait se faire du travail une habitude. Les Indigènes n'ont pas encore l'habitude du travail.

On dit qu'ils *n'aiment* pas travailler. Et nous donc? Le seul mythe véridique de la Bible, c'est celui qui fait du travail une malédiction divine. L'activité modérée, oui, voilà une nécessité physiologique ; il n'y a pas un peuple, pas un individu au monde, d'hier ou d'aujourd'hui, qui n'admette cette loi naturelle de l'activité modérée et ne s'y soumette avec joie. Mais le travail, c'est-à-dire l'activité imposée du dehors et dépassant les forces normales, cela est antinaturel. Nous autres Européens, qui par grâce spéciale avons eu dès l'aurore des temps, dès l'époque préhistorique, dès les peintures des cavernes et les civilisations magdalénienne et solutréenne, un esprit ingénieux, nous

avons su nous persuader que la meilleure activité, c'est le surmenage ; et de cette manière, par un bovarysme bienfaisant, nous nous sommes crus et voulus « travailleurs ». Ainsi avons-nous conquis le monde et triplé la qualité de notre valeur sociale.

Physiologiquement, notre corps a acquis des facultés d'adaptation de plus en plus variées ; et nous arrivons maintenant à produire sans peine une quantité de travail utile en un temps donné dont même nos grands-pères eussent été incapables.

C'est le fait, et c'est la loi. Toute population, tout individu qui ne possède pas, ou n'arrive pas à posséder très rapidement, cette faculté d'adaptation au surmenage progressif est condamné à mort. Que cette mort soit acceptée, ou repoussée, ou niée, ou recherchée avec délices, que cette disparition dans le Nirvâna des peuples et des races apparaisse comme un bien suprême, il n'importe.

Sur quoi a porté, depuis des siècles, notre effort le plus considérable ? Sur les arts et les lettres, d'abord.

Mais ceci est une production que nous sommes seuls en mesure d'apprécier ; elle n'est pas d'exportation possible, j'entends la production même ; car les produits, comme de juste, s'exportent même en Amérique. Importer des produits dans un pays cela ne suffit pas pour en rendre les habitants capables de produire ces mêmes produits quand l'envie leur en prend. C'est l'importation des techniques qui compte, et le don personnel d'appliquer ces techniques aux besoins locaux.

Parallèlement, notre effort maximum a porté sur l'étude de la nature et de ses lois, de sorte que, connaissant les lois de la nature, nous sommes devenus ses maîtres. Spéculative d'abord, cette étude est vite devenue pratique ; ou plutôt pratique et théorie ont progressé simultanément. C'est avec une hâte fiévreuse que nous avons élaboré notre biologie, notre physique, notre chimie ; et si nous sommes des civilisés, c'est à ces sciences que nous le devons. Car elles nous ont si bien simplifié l'obtention des moyens de vivre qu'il

nous est resté de plus en plus de temps pour nous livrer aux recherches purement spéculatives et pour tenter ensuite de trouver à celles-ci une application elle aussi pratique : histoire, psychologie, ethnographie, géographie. Quant aux mathématiques, on sait leur rôle dans la constitution de la physique et des sciences de l'ingénieur moderne.

Avant que vous trouviez des Indigènes capables de hautes recherches mathématiques, physico-chimiques ou biologiques ! avant même que vous ayez des Indigènes botanistes, géologues ou préhistoriens ! ou, enfin, capables d'écrire avec notre méthode historique l'histoire de leurs propres tribus ! C'est que notre attitude en face des faits, cette attitude qui nous a été enseignée comme juste et bonne par des générations successives de chercheurs et de savants, est fondamentalement différente de l'attitude, en face des faits, des autres peuples. De là notre puissance.

Que de peuples disparus, que de civilisations mortes déjà sur notre globe, et toutes parce qu'il leur

a manqué ce qui fait notre sauvegarde : la domination des forces naturelles. Les peuples qui ne contribueront pas par eux-mêmes à accroître la richesse générale en ces domaines scientifiques ne pourront qu'être des esclaves, puisque toujours d'autres inventeront de nouveaux moyens de domination, alors qu'eux-mêmes devront acheter cher ce dont déjà les autres ne voudront plus. On vend des Mausers aux Riffains ? La belle affaire ! N'avons-nous pas la mitrailleuse automobile, les ballons dirigeables et les aéroplanes de guerre, sans compter la mélinite et d'autres explosifs, de quoi les réduire en poussière, eux, leurs villages et leurs montagnes ? Quand nous leur vendrons, à eux ou aux Chinois, nos mitrailleuses, c'est que nous possèderons des moyens de destruction tels, que les mitrailleuses ne seront plus pour nous que des joujoux.

Détruire ? Mais ne parlais-je pas de civiliser ? Eh parbleu, c'est la même chose ! On ne détruit pas ceux qui se civilisent avec vous et comme vous. Notre civilisation, à nous, est la meilleure, déjà parce qu'elle

est à nous, et que c'est nous qui l'avons faite. Et puis, d'un point de vue absolu, elle est la meilleure par nos arts, nos sciences, notre littérature, notre philosophie, notre logique et la délicatesse différenciée de notre sensibilité, bref, par notre productivité plus grande et plus diverse dans toutes les directions imaginables. Quiconque s'oppose au développement en Europe et à l'extension hors d'Europe de notre civilisation matérielle et de notre culture intellectuelle disparaîtra. Comme ethnographe, je le regrette ; comme homme, je le déplore ; mais je n'y puis rien, ni par la parole ni par l'acte.

Mais ce que nous pouvons tous, c'est aider à ce que la disparition des civilisations périmées se fasse avec le moins possible de déperdition. Certain général français, ayant cerné toute une harka marocaine et pouvant massacrer ces deux mille hommes en quelques secondes, fit cesser le feu en disant : « Laissez-les aller ; ce sont nos clients de demain. » Pour intéressée qu'elle soit, avec peut-être sous-jacent un sentiment

d'humanité qu'un général aurait eu mauvaise grâce à avouer directement à ses officiers, cette attitude est la bonne. Non que je prétende que toutes les autres populations ne doivent valoir à nos yeux que comme des clients économiques. Mais par clients, on peut entendre aussi des clients intellectuels. Faire profiter de notre culture intellectuelle, qui nous a coûté très cher en argent et en hommes, les autres hommes, leur apporter ce présent, c'est faire ce qui se doit.

Sans doute disparaîtrons-nous à notre tour ; sans doute d'autres civilisations se construiront-elles ; mais ce ne sera que sur les matériaux que nous avons débités, puis procurés tout taillés à l'humanité future. Ce qui importe, c'est que les peuples qui nous feront disparaître nous soient supérieurs intellectuellement.

Nous ne risquons d'ailleurs pas d'être balayés par des Barbares. Le sens historique tombe ici à faux. Les Romains étaient encerclés de populations inconnues : nous connaissons maintenant la terre entière et nul imprévu ne pourra nous surprendre. Les Romains

avaient des routes : nous avons des chemins de fer et le reste. Vraiment, on ne voit pas quels Barbares pourraient en masse envahir l'Europe. Ceux qui viendront un jour, peut-être, envahir l'Europe ne seront pas des Barbares, mais des civilisés plus civilisés que nous, c'est-à-dire plus intelligents et plus instruits que nous. Car toute civilisation matérielle est conditionnée par la culture intellectuelle et par suite n'en peut être que le véhicule, mais non la cause ni la justification.

Nous avons partiellement civilisé l'Algérie au point de vue matériel ; nous n'y avons presque rien fait au point de vue intellectuel, qui est le plus important. C'est au développement de l'instruction publique, à l'étude scientifique du pays et de ses Indigènes qu'il faut consacrer le meilleur de nos forces et en même temps il faut y étendre systématiquement l'enseignement des sciences naturelles et physico-chimiques.

Ce ne sont pas des armes pour notre expulsion que nous donnerons aux Indigènes, mais des moyens pra-

tiques pour leur faire comprendre qui nous sommes, ce que nous valons et quelle est notre force réelle. Après quoi, les Indigènes n'auront plus aucune velléité de nous jeter à la mer pour retourner à leur vie close et végétative. Développer leurs besoins matériels et intellectuels, leur imposer strictement tout ce qui dépasse leur entendement actuel en fait d'hygiène et d'égalité des sexes, et surtout se dire que ce n'est ni par la douceur, ni par les chatteries, ni par la petite politique de clocher qu'on détruira la péril indigène.

Ou alors, si vraiment on ne veut rien faire pour les entraîner dans notre tourbillon, qu'on les affame avec méthode et qu'on les fasse mourir rapidement, comme on pique un vieux carcan tombé d'épuisement sur la voie publique. Nous autres sommes sur la grand' route ; notre élan est tel que rien ne l'arrêtera, et que tout ce qui ne voudra pas se joindre à notre course endiablée sera renversé, piétiné, écrasé.

Qu'il s'agisse là des effets d'une nécessité mondiale et de forces dont la puissance actuelle et potentielle

est incommensurable, les Indigènes d'Algérie et d'ailleurs le comprennent confusément. Mais, de ce que nous étendons notre culture intellectuelle avec à gauche de nous une mitrailleuse et dans la main droite une matraque, cela ne signifie pas que cette posture soit notre idéal. Nous y sommes obligés, parce que la plupart des groupements humains tendent à la destruction des éléments de notre civilisation matérielle et des bases de notre pensée libre. De sorte que pour vivre, nous devons avant tout empêcher que d'autres, c'est-à-dire les huit dixièmes de l'humanité actuelle, ne nous fassent mourir.

Je ne joue pas sur les mots. Beaucoup sont morts, dans notre Europe et ailleurs, pour avoir pensé pardessus la mentalité médiocre du milieu. Si de nos jours il y a déjà tellement d'individus sur terre, et dans quelques pays tellement de groupes plus ou moins cohérents qui peuvent et savent penser librement que le danger qu'ils courent d'être submergés sous la barbarie offensive diminue de plus en plus, il

reste cependant assez de pays et de peuples où elle domine tout pour que notre premier devoir de Central-Européens soit de les tenir continûment en respect. L'Afrique du Nord, où la logique normale est celle du VII^e^ siècle de notre ère, du premier siècle de l'Hégire, fut trop souvent un triste champ d'expériences. Comment admettre que notre culture y subisse à son tour le sort de celles qui la précédèrent, et que de gaîté de cœur nous la laissions submerger par la barbarie essentielle, comme le furent les cultures et les civilisations punique, gréco-romaine et byzantine, auxquelles nous devons notre formation, et dont nous avons à conserver avec orgueil l'héritage séculaire !

NOS GRANDS PRINCIPES

Il continue, depuis la Révolution, à être de bon ton dans divers milieux, de se moquer de ce qu'on appelle en raillant « Nos Grands Principes », et non pas seulement du principe de liberté, du principe d'égalité et du principe de fraternité, mais bien de tout l'ensemble, très complexe, d'idées et de sentiments que cette trinité verbale sous-entend.

Même dans l'esprit de ses auteurs inconnus et multiples, car une telle formule ne peut s'établir qu'à la suite d'une sorte de consentement unanime de contemporains à peu près orientés dans le même sens, sinon nul ne la comprendrait et par suite elle ne se répan-

drait pas — la formule n'a jamais eu une signification absolue, mais seulement une signification relative.

C'est un procédé de mauvaise guerre, une argumentation trop commode, qui consiste à faire dire à celui que l'on attaque autre chose que ce qu'il a dit en réalité : c'est pour cela que je m'étonne du succès de la « moquerie ». Je m'étonne, et je m'indigne. Car il y va de bien autre chose que d'un exercice littéraire, soit pour ceux qui ironisent, soit pour ceux auxquels on dénie le droit d'utiliser à leur tour les Grands Principes, tels les Jeunes-Egyptiens, les Jeunes-Syriens les Jeunes-Turcs et autres groupements *Jeunes*.

Mais qu'entend-on par *Jeunes ?* Chez nous, dans les milieux littéraires et artistiques, nous avons vu le terme appliqué successivement au cours du XIX^e^ siècle à tous les groupements, quel que fût leur nombre, qui s'opposaient à des *Aînés* quelconques. De sorte que les Jeunes d'une période se sont trouvés quinze ans après ni vieux ni jeunes, mais triomphants,

et quinze après encore, tombés à leur tour au rang, non des Vieux, soyons polis, mais des Aînés, et ainsi transformés, juste distribution des rôles, en têtes à massacre. J'ai été aussi dans les Jeunes vers la fin du Symbolisme ; je suis encore dans les Jeunes parce que je fais de la propagande pour l'ethnographie contre l'opposition des archéologues et que je conseille l'étude du présent de préférence à celle du passé ; dans quinze ans je serai relégué parmi les Aînés, de nouveau je n'ose dire les Vieux, parce qu'à ce moment d'autres auront trouvé des points de vue et des méthodes qui pour s'établir devront s'opposer à ce qu'auront édifié les générations précédentes.

La *génération* : tel est ici le terme important. Il y a trois à cinq générations par siècle à peu près, selon la science, ou l'ordre d'activité que l'on envisage, et non pas selon l'âge moyen de la paternité ou l'âge moyen de la mortalité. Un homme de trente ans peut fort bien, selon que son esprit est plus ou moins mûr, selon que sa richesse en connaissances scientifiques est plus

ou moins considérable, selon que son habileté technique est plus ou moins originale, appartenir à une génération dont des hommes de quarante-cinq ans forment le noyau principal. De même, un artiste ou un écrivain de soixante ans, s'il possède cette chance rare que sa matière cérébrale se soit reformée à mesure qu'il l'usait, ou qu'il ait à un moment donné su utiliser une portion encore neuve de son cerveau, appartient en fait à la génération des hommes de trente-cinq ans. Chacun peut trouver dans son expérience quotidienne des cas très nets où l'individu est catégorisé non d'après son âge réel, mais d'après l'âge des méthodes et des techniques qu'il applique.

Mais ces faits particuliers n'infirment pas la définition normale, qui est que les termes de Vieux ou d'Aîné et de Jeune répondent à un âge déterminé et que la vie humaine se divise à peu près ainsi : de quinze à trente-cinq, de trente-cinq à cinquante, de cinquante à la mort. Ce sont là les stades, à peu près, j'y insiste, et avec toutes les variations

individuelles possibles, de la vie humaine qui répondent : 1° au travail soit génial et d'intuition, soit préparatoire ; 2° au travail de maturité et au développement approfondi ; 3° au travail en surface et en extension, avec ralentissement progressif de la qualité d'invention ou de conception de rapports jusque-là inaperçus. Chez nous, dans notre civilisation si complexe et par suite de notre productivité cérébrale accélérée, le mot Jeune est d'un usage continu. A peine une génération a-t-elle donné son maximum de rendement dans une direction ou une autre que la suivante arrive avec un programme vague d'abord, qui peu à peu se précise et qui, dès qu'il s'est imposé à l'attention publique ou à celle des spécialistes, prend à la génération antérieure l'épithète dont elle était si fière. De sorte que, successivement, toujours de nouveaux Jeunes tuent les Jeunes vieillis et usés.

Cette analyse rapide d'une notion qui joue chez nous un très grand rôle, puisqu'elle définit justement l'élé-

ment progressif des civilisations, était nécessaire pour spécifier que le sens du mot Jeune est tout autre lorsqu'il s'applique à certaines parties des populations non européennes. A celles que j'ai énumérées on peut ajouter encore les Jeunes-Chinois et les Jeunes-Japonais, et bien d'autres semblables. Dans certains cas, l'antagonisme d'une génération moins âgée vis-à-vis d'une génération plus âgée se distingue assez, mais pas au point qu'on puisse prendre cette norme d'âge, au sens matériel et numéral du mot, comme un criterium fondamental. Dans ce cas, et dès que nous sortons de l'Europe Centrale, *Jeune* se rapporte à une orientation générale déterminée, à celle précisément qui se fonde sur nos « Grands Principes».

Est-il bien nécessaire d'expliquer tout au long comment cette orientation, considérée comme nouvelle dans ces pays pourtant dits « neufs », s'exprime politiquement, socialement, religieusement. Je ne le crois pas, attendu que chaque lecteur des quotidiens bien informés en politique étrangère voit passer sous ses yeux,

au jour le jour, soit l'une, soit l'autre, soit plusieurs à la fois des tendances « jeunes », et apprend presque au moment de sa mise en acte la forme de répercussion sociale générale que chacune de ces tendances revêt dans les divers pays. Les termes de *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité* sont extrêmement commodes par ceci, que chacun y peut mettre ce qu'il veut avec cette restriction qu'ils répondent à une orientation spéciale, laquelle s'oppose à une autre orientation, tout aussi autonome, qui pourrait prendre comme termes dénominatifs : *Arbitraire*, *Hiérarchie*, *Particularisme*.

Ces termes-ci impliquent, aussi, bien des nuances pratiques. Les sociétés où ils s'expriment avec toute la netteté et toute l'ampleur possibles existent bel et bien, même actuellement. Ainsi certaines sociétés nègres de l'Afrique centrale sont uniquement fondées sur eux : l'arbitraire du chef est presque illimité, tous les individus sont hiérarchisés coûte que coûte et vaille que vaille dans des systèmes rigides de parenté, de classes, d'âge et de société secrète, et chaque grou-

pement se considère comme constituant les seuls « Hommes », tous les autres étant inférieurs, ennemis, et par nature exploitables. Cette organisation sociale a régné au Soudan ; on la trouve avec quelques atténuations locales au Maroc ; elle caractérisa le régime hamidien, et l'on peut dire que presque toute l'humanité, dès l'aurore des temps préhistoriques jusque vers le milieu du Moyen Age de l'Europe Centrale, n'a pas connu d'autres principes, et n'a pas été gouvernée autrement que d'après l'Arbitaire, la Hiérarchie et le Particularisme, ce que j'appelerai en bloc le système *pharaonique*.

De ces trois termes, celui de Particularisme est peut-être le plus intéressant pour nous, parce qu'il nous touche de plus près. On sait à quel degré les sociétés grecques étaient particularistes, puis combien le particularisme a subsisté avec force en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne, bref dans tous les pays civilisés jusqu'aux débuts du XIX^e^ siècle. La notion, comme de juste, a varié de contenu au cours des siècles ; elle

a été selon les races, les époques et les pays, strictement locale, ou encore dialectale, ou plutôt politique que religieuse ; car le particularisme répond à la tendance interne de tout groupement viable, qui est de résister à l'absorption par les groupements voisins. En ce sens, elle est légitime et nécessaire. Peu à peu, il s'est élargi au point que dans notre Europe Centrale, le particularisme ne s'applique plus qu'à la nation, laquelle ne se fonde ni sur une unité linguistique, ni sur une unité anthropologique ou ethnique, même pas toujours sur l'unité linguistique, mais seulement sur l'unité de gouvernement.

Un premier pas vers la destruction des particularismes trop étroits avait été fait par l'établissement du christianisme ; il eut à lutter contre des particularismes internes qui s'exprimèrent par les hérésies et les sectes ; mais il a su toujours rester en définitive vainqueur. Dans l'Europe Centrale actuelle, le particularisme en tant que formule a très rapidement été réduit à la portion congrue. Pourquoi ? Parce qu'on lui a

opposé le principe de Fraternité, lequel est une simple déduction scientifique, qui fut assez puissante pour créer une orientation sentimentale nouvelle.

La genèse de cette formule est pourtant bien plus ancienne qu'il ne paraît d'abord. Elle se rattache directement à la notion de l'Empire romain ; de là elle a pris la nuance chrétienne, puis Rousseau l'a laïcisée, ce qu'il n'a pu faire qu'en se fondant sur la connaissance de plus en plus étendue que le XVIII^e^ siècle a acquise de la terre entière et de ses habitants. Brièvement présentée, l'évolution aurait été : d'abord politique, la notion d'Humanité est ensuite devenue religieuse, puis, grâce à l'ethnographie, elle est devenue et reste scientifique.

Le contenu affectif ou sentimental de cette notion a également varié au cours des siècles, mais toujours avec la force d'une justification secondaire. A lui seul, ce sentiment qui fait qu'un homme se sent frère d'un autre homme, quels que soient sa couleur, son âge, sa langue, sa nationalité, sa richesse, etc., est trop con-

trebalancé dans la vie courante par l'égoïsme nécessaire. Dès que l'égoïsme n'a pas à entrer en jeu, dès qu'il n'y a pas sensation ou notion de péril pour l'un ou l'autre d'être absorbé ou exploité, le sentiment purement humain prend toute son ampleur. Je ne porte pas de jugements éthiques ; je n'ai pas à décider, si, selon une morale supérieure aux nécessités vitales de l'individu ou du peuple, l'égoïsme vaut mieux, ou non, que le sentiment de confraternité et d'humanité générale. Je constate seulement que, d'un bout à l'autre de l'histoire et de l'ethnographie, dans le passé comme dans le présent, l'égoïsme est essentiel, tandis que l'humanisme est surajouté. Mais dès qu'il l'est, en quelque pays et chez quelque peuple que ce soit, il acquiert aussitôt la valeur d'une force sentimentale, logique et sociale avec laquelle on se voit obligé de compter.

L'égoïsme en tant que force de conservation particulariste n'a pas besoin d'être enseigné par la propagande ; au lieu que pour faire accepter l'orientation

humanitaire ou fraternitaire, il faut tout un défrichement préalable et un défoncement des terrains. On trouve d'abord cette orientation excellente pour le voisin et on n'en veut pas pour soi-même ; ou si on en veut bien, c'est en théorie seulement, et sous condition muette qu'on ne l'appliquera dans la pratique que s'il n'y a pas de danger pour soi. Les individus et les peuples croient d'abord instinctivement que cette orientation est un danger possible, ou n'est qu'un luxe qu'on peut se permettre quand on n'a pas mieux à faire, par exemple quand il n'y a pas de voisin à piller.

La même constatation vaut pour les deux autres formules sentimentales : la Liberté et l'Egalité. Mais bien vite les trois termes ne répondent plus à des sentiments factices et momentanés. Je ne vois pas d'utilité à prendre un ton de réunion publique et à affirmer en phrases grandiloquentes que sous notre orientation théorique se cachent des réalités. Aucun de nous, et aucune nation de l'Europe Centrale, n'agit

normalement et dans les moindres incidents de la vie quotidienne conformément aux Grands Principes. Notre politique coloniale, comme toute politique coloniale, serait par définition, M. Régismanset et M. Harmand l'ont dit et répété : antilibertaire, antiégalitaire et antifraternitaire, ou devrait l'être comme le seraient, selon ces auteurs, la politique coloniale anglaise et allemande.

Et pourtant, ce qui distingue l'orientation générale du XIX^e^ siècle, c'est que les trois termes y ont exercé une action formidable. Ce jeune XX^e^ siècle montre, non pas une atténuation, mais au contraire une extension proprement mondiale d'une triple attitude sentimentale et intellectuelle dont on croyait la mort prochaine. Ce que dans certains milieux on appelle le « virus révolutionnaire » ou « rousseauiste » ou « démocratique » ou « humanitaire » ou même « républicain » ou encore « sectaire » — ce virus s'est inoculé spontanément aux Turcs, aux Syriens, aux Russes, aux Hindous. aux Chinois, aux Japonais, aux Nègres,

qui ensuite l'ont répandu dans leur patrie. Le terme de « Jeunes » s'applique spécialement à tous ceux d'entre ces exotiques qui veulent dans leur pays opposer la Liberté, l'Egalité et la Fraternité à l'Arbitraire, à la Hiérarchie et au Particularisme, la série Rousseauiste à la série *pharaonique*, si je puis dire.

L'une de ces séries appartient à une certaine forme d'absolu, l'autre série à une autre ; la seule chose qui m'intéresse en tant que théoricien et en tant qu'individu soumis comme quiconque au jeu des forces antagonistes, c'est de quelle manière l'opposition de ces deux systèmes absolus se résout à chaque expérience dans la pratique. C'est simple et très naturel : elle se résout à tout moment de l'histoire, non par une victoire définitive de l'un ou de l'autre des deux absolus, mais par une courbe ondulée de compromis plus ou moins stables ou transitoires, de manière que les oscillations de part et d'autre du centre de gravité augmentent ou diminuent d'amplitude, mais que ni l'arrêt à l'un des pôles, ni l'arrêt au point mort ne soit plus jamais atteint.

Dans notre Europe Centrale, les oscillations se trouvent actuellement limitées à un champ assez restreint ; mais aussi les mouvements de va-et-vient sont-ils plus rapides. En Orient, au contraire, le pendule ne s'écartait jusqu'ici que peu du pôle pharaonique, et n'était poussé vers le pôle dit révolutionnaire que rarement, et grâce à des individus isolés. Depuis quelques années, voici que ces individus ont créé tout un mouvement sentimental et pratique, de sorte que les chemins parcourus par le pendule ont été de plus en plus longs. Ces mouvements de va-et-vient n'ont pas encore atteint en Turquie, en Perse, la régularité des nôtres. Mais il suffit qu'ils aient acquis maintenant une certaine amplitude pour qu'on les doive considérer comme l'expression de forces réelles, et ressenties consciemment comme telles. Il ne s'agit pas de savoir si ces forces répondent à des idées vraies en soi ; mais bien de constater si ces idées ont pris une valeur de forces, bref, comme dans le christianisme ou l'islam, si le bovarysme rousseauiste transforme

ou non les mentalités, individuelles et collectives.

A l'analyse, chacune des deux conceptions globales opposées se dissocie en un certain nombre de termes qui eux aussi s'opposent et dont l'une des séries avait été systématisée presque dès les débuts de l'humanité, alors que la seconde ne l'a été que peu à peu au XVIII[e] siècle, puis formulée vaguement par Rousseau, et enfin appliquée plus ou moins intégralement au cours du XIX[e] siècle, et de telle sorte que cette deuxième série a constitué progressivement une atmosphère où nous vivons, tout comme nous vivons dans l'atmosphère positiviste, sans même nous en douter.

Je ne puis énumérer ici tous les termes de la double série ; car ce serait écrire ni plus ni moins qu'un traité de la civilisation universelle. En voici quelques uns :

amour de la nature ;	dédain de la nature ;
étude de la nature ;	ignorance de la nature ;
respect de l'individu ;	mépris de l'individu ;

coopération ;	exploitation ;
notion d'humanité spécifique ;	notion de clan ;
équivalence des êtres ;	hiérarchisation des êtres ;
équivalence des civilisations et des cultures, après étude ;	subordination des civilisations et des cultures, par mépris et ignorance ;
effort vers une compréhension réciproque ;	*a priori* d'exclusivisme injurieux ;
indifférence religieuse ;	intolérance active.

Et ainsi de suite, pour peut-être cent ou cent cinquante éléments de la vie psychique, économique, politique, juridique, artistique, etc.

Que si maintenant on examine de près l'une quelconque des civilisations et cultures existantes, on y trouve juxtaposés la plupart de ces termes contradictoires. Cette juxtaposition se discerne même en chacun de nous, et selon tel ou tel acte à accomplir, ce seront les termes de l'une des séries ou ceux de l'autre qui émergeront davantage en tant que motifs d'action,

qu'idées-forces ou que sentiments-forces. Dans les théories de M. Gustave le Bon se marque une prédominance de la série anti-rousseauiste ; dans les théories de ce qu'on appelle les idéologues, la prédominance des termes de la série antipharaonique.

Et moi-même, quand je me heurte contre l'attitude à notre égard des Indigènes de l'Algérie, puis, que je cherche quelle peut ou doit être notre attitude d'Européens centraux vis-à-vis de ces Indigènes, je me vois et me sens le jouet d'oscillations internes entre la double série des contradictoires.

Dans la vie courante, il est impossible de se conduire absolument et sans défaillance aucune conformément soit au principe pharaonique, soit au principe rousseauiste. Aucun de nous, Européens du XX^e^ siècle, ne peut supprimer en lui l'action des quatre générations précédentes, à moins de s'amputer de telle sorte qu'il en devienne une non-valeur sociale. Mais il ne lui est pas possible davantage de supprimer l'apport en lui des siècles antérieurs. C'est

la banalité même, que toute vie est un compromis de tendances opposées.

Seulement, au point de vue colonial, il ne s'agit pas tant de théories que d'applications pratiques immédiates; et l'on comprend fort bien que dans le détail, notre politique coloniale semble à qui n'en voit pas les causes, un tissu d'incohérences. Consolons-nous : toute l'histoire de l'humanité est un tissu d'incohérences, et de ratages, et de recommencements, et de demi-succès ; et cependant les grandes lignes de l'évolution depuis cinquante mille ans sont en somme simples et nettement discernables.

En Algérie, en Tunisie, en Egypte, en Turquie et dans tout l'Orient et l'Extrême-Orient, le principe pharaonique a seul régné jusqu'à il y a vingt ans environ ; et à partir de ce moment, notre nouvelle conception européenne de l'homme et de la société a commencé de s'y répandre parmi les élites. Le premier fait, c'est qu'il faudra plusieurs dizaines d'années pour que cette conception nouvelle se répande dans les

peuples. Tant qu'elle n'y contrebalance pas la conception pharaonique, nous serons dans un état de moindre défense. Car ce que nous pensons y apparaît comme faiblesse. C'est pourquoi, dans notre conduite globale, nous serons obligés de nous conduire vis-à-vis des Arabes et autres populations indigènes d'après leur conception, et non d'après la nôtre. Et nous devons préparer des compromis temporaires de la même façon que le christianisme a d'abord admis et élaboré des compromis temporaires et locaux avec les religions païennes existantes, quitte, au cours des ans, à modifier progressivement le contenu théorique et sentimental de rites extérieurement immuables.

L'entrée dans le grand courant de notre culture central-européenne ne s'obtient pas par la construction de chemins de fer, le port de notre costume ou l'imitation de nos manières de saluer, de manger, ni même par la monogamie, ou le régime parlementaire, mais seulement par une « conversion », par un retournement interne. Nous vivons aujourd'hui de certaines

tendances intellectuelles et sentimentales ; ce sont elles qui nous singularisent parmi les peuples, et il n'y a pas moyen de les considérer comme un luxe ou comme un phénomène secondaire, ou surajouté, ou transitoire ; car ces tendances conditionnent précisément notre vie sociale et individuelle tout entière, notre activité intégrale. J'ose prétendre que sans Rousseau et ce qu'il a incarné, nous n'aurions pas eu de chemins de fer.

Quand donc on se trouve en présence d'individus ou de collectivités à conception pharaonique, il faut agir d'abord avec eux conformément à cette conception, qui est la leur et qu'ils comprennent. Dès que la preuve de notre force matérielle et brutale leur a été donnée, dès qu'ils ont vu que cette force ne nous sert pas à détruire ou à exploiter sans mesure, mais à construire et à mettre en valeur, ils conçoivent qu'en nous réside une autre force encore, dont ils ne peuvent même pas définir les possibilités ni la raison d'être.

Certes, les trois quarts des Européens eux-mêmes

ignorent en quoi elle consiste et sur quelles bases intérieures elle se fonde. Aussi ces ignorants sont-ils ceux qui, dès que le sort les a mis en contact avec des Arabes et autres Indigènes, se hâtent de jeter par-dessus bord tous les termes de la série rousseauiste, pour n'appliquer que ceux de la série pharaonique. C'est la mentalité de tant de nos colons et de tant d'exploiteurs des populations extra-européennes. Les plus intelligents savent trouver dans l'Histoire des motifs suffisants de justification personnelle. Mais par là même ils se sont extraits volontairement de la culture proprement européenne-centrale ; ils en profitent à tort et ne contribuent ni à son maintien, ni à son progrès ultérieur.

C'est d'après ceux-ci que les Indigènes tendent à juger tous les autres Européens. Et il leur est facile alors, quand ils ont étudié chez nous, de parler de la faillite des Grands Principes. Beaucoup d'Européens aussi en parlent volontiers, en exhumant les termes de la série pharaonique. On veut éviter les arguments

personnels ; mais enfin, combien y en a-t-il parmi ceux qui crient tant contre les Grands Principes qui, nés il y a trois cents ans, auraient de par leur naissance et la fortune infime de leur famille, mené une existence de demi-esclavage ! Pour moi, je ne ferai pas le fier : j'aurais été un pêcheur ou un paysan misérable, qui aurait maudit la Nature parce que méchante, tout en vivant à peu près heureux par inconscience de brute.

Tout de même, les Grands Principes représentent non pas seulement des mots, mais pour tous les hommes sans exception, quelque chose de réel et de tangible : la possibilité relative pour chacun de vivre sa vie intégralement — relative, parce que les forces de la nature pèsent encore trop puissantes, et aussi, hélas ! les forces pharaoniques.

TABLE DES MATIÈRES

Comment on enquête 7
Tlemcen d'orage 13
La partie de dames 19
Le Musulman, l'Espagnol et les anes 31
Le pèlerinage du Rabb 41
El Hamdou'llah 59
A la chasse aux pots : Merkalla 65
A la chasse aux pots : Toudja 85
Constantine : les trois quartiers 97
En plein Sahara 105
Histoire banale 115
Couleur locale 121
Discours sur les puces 139
La mentalité indigène 157
Nos grands principes 195

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-huit février mil neuf cent quatorze

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

N° 90617

3 AVR 1914

En Algérie

Prix :

N° 90617

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]
Paraît le 1[er] et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : D[r] Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras,
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.....	1.25	Un numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.